

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)

POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
À L'HOTEL DU FIGARO
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^o
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT
Fondateur
RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)
TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49
ABONNEMENT
Trois mois : six mois : un an
Seine et Seine-et-Oise : 15 » 30 » 60 »
Départements : 18 » 37 » 75 »
Union postale : 21 » 43 » 85 »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Le Sage enfant : FEMINA.
Le Vernissage : CH. DAUZATS.
Lemoine à Paris : JULIEN DE NARFON.
A Constantinople : APRÈS L'ÉMEUTE : RAYMOND RECOULY.
Dessin : A Nice : ABEL FAIVRE.
Le P. Couhé romancier : JULIEN DE NARFON.
A Méru : La grève générale de vingt-quatre heures : ANDRÉ NÈDE.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Avant-premières : A la Porte-Saint-Martin : « L'Azun » : GUSTAVE GUICHES, FRANÇOIS DE NIEN.
Les Théâtres : Théâtre des Arts : « Les Possédés » : FRANCIS CHEVASSU.

Le Sage Enfant

J'ai connu, récemment, un délicieux petit garçon, gracieux et joli comme un fin bibelot, intelligent, tendre et doux, — une merveille de petit garçon ! Et ce mignon personnage m'a donné une pérorante leçon de morale.

Les enfants disent parfois des choses exquises, mais rarement des choses d'une signification personnelle. Ils sont de subtils cabotins, ont à un haut degré le sentiment du public et désirent plaire. Ils remarquent vite les qualités, parmi leurs paroles de hasard, obtiennent un succès, et ils excellent à le toucher, à amplifier les « mots » qui leur ont réussi. Incapables encore de comparer leurs sensations originales avec les sensations d'autrui, ils ne les différencient pas assez nettement pour les dégoûter et les formuler. Ils développent des thèmes donnés et n'inventent pas. Les petits nœuds qui expriment des idées incompréhensibles avec leur âge et leurs expériences obsédées évidemment à l'éveil momentané d'un souvenir ancestral dont leur individu actuel n'est pas responsable. Chez l'enfant normal, l'observation appelée par l'immense masse des faits extérieurs court d'un point à un autre sans revenir vers son centre, et n'a le temps de faire la synthèse de rien. Ce mioche dira donc des choses drôles, touchantes, mais il ne dira guère de choses directes.

Et pourtant mon délicieux petit garçon a dit un de ces mots qui arrêtent la pensée, tant ils sont chargés de sens, simples et forts.

On lui avait raconté je ne sais quelle histoire inexacte, puis, le moment venu, on lui expliquait que c'était « pour rire ». Il répondait : — Il ne faut pas me dire des choses qui ne sont pas vraies, puisque je crois tout ce qu'on me dit.

J'imagine qu'en entendant cette parole, l'auteur de l'histoire éprouva une émotion singulière, et même un peu d'angoisse. Pour moi, depuis qu'on m'a répété, j'y songe sans cesse. Elle m'est entrée dans le cœur comme une fine pointe tourmentante.

D'abord j'ai rêvé à ce qui se passe de mystérieux dans l'esprit limpide et grave de ce petit qui repousse la possibilité du mensonge et le tient pour inexistant... Il croit tout ce qu'on lui dit, beaucoup d'enfants font ainsi ; mais — et ceci est plus extraordinaire — il a conscience de cette faculté de croire, comme si, à côté de l'instinct, le renfort et l'éclairant, il y avait en lui une volonté de confiance. Je vous l'assure, ce cher petit garçon ne ressemble pas à n'importe quel petit garçon !

A force de songer à lui, de le comparer à ceux de sa taille, puis à bien d'autres, puis à moi-même j'ai fait une découverte.

Je ne sais si le manque du don de confiance est une tare congénitale chez la plupart des gens, ou si peu à peu ils ont détruit en eux ce noble don à force de raconter avec inexactitude, d'exagérer leurs sentiments par l'expression, ou de mentir par goût, par prudence, par gentillesse, mais le fait est que tous ou presque nous ne croyons pas ce qu'on nous dit. En y regardant bien on voit même que les rapports sociaux sont basés sur la certitude de n'être pas cru quand on parle et la résolution de ne croire qu'à demi — ou moins encore — à ce qu'on entend. Il semble que les hommes aient fait entre eux un pacte tacite de mensonge mutuel et continu. Il est si solidement accepté, ce pacte, que, à part quelques monomanes, personne en parlant ne prend la peine de serfer de près la vérité. Les propos vont toujours plus loin que l'intention — quand ils ne vont pas à l'encontre, — on les envoie au hasard, n'importe comment, n'importe où. On arrange, on défigure, on invente. C'est tellement plus facile que de mesurer exactement ses impressions, de se rappeler strictement une situation ou une phrase, de dégager le sens réel d'un événement ! On veut vivre à l'aise, sans trop d'efforts et d'embarras. On ne tient pas spécialement à tromper... d'ailleurs on est tranquille là-dessus : on ne trompe pas plus qu'on n'est trompé, tous ces mensonges dérangés ne sont totalement acceptés par personne. On ne se croit pas les uns les autres...

Vous souvenez-vous de la scène si comique où Tartarin raconte à ses concitoyens — et avec des détails poignants, car il y a assisté ! — la mort tragique de son ami Bompard. Il en est au moment le plus terrible et brandit un fragment d'os, tout ce qui reste, il l'affirme avec une voix lamentable, de ce malheureux garçon. La porte s'ouvre, le pseudo-

défunt entre. « Té, Bompard ! » s'écrie Tartarin sans déconcerter le moins du monde. Et posant son os sur une table il saute au cou de Bompard...

Tartarin n'était pas autrement persuadé que Bompard fût mort. A vrai dire il ne possédait pas la moindre information sur le sujet. Il était bien sûr de n'avoir jamais assisté à son décès, et que, aussi, le morceau d'os qui lui servait de pièce à conviction ne faisait nullement partie du squelette de l'absent regretté. S'il n'éprouve aucun confusion quand l'entrée de son vieux camarade inflige une contradiction brutale à ses discours, c'est qu'il n'ignorait pas que son auditoire ne croyait guère plus que lui à ce qu'il racontait.

Nous passons notre temps à raconter la mort de Bompard, et cela sans grand perversité et d'un cœur léger ! On sent bien ce qu'il en faut croire ; on n'en croira pas tant, on n'en croit rien ; les croira-je moi-même s'ils me le disaient », murmure au fond de nous une voix paresseuse. Et nous continuons le récit. C'est amusant à détailler cette absurde histoire, et parfois même utile : le bruit que cela fait devant le seul empêché les autres d'entendre ce qui se passe dans la maison...

Récapitulons les paroles que vous avez dites et subies au cours d'une seule journée, et vous verrez combien de fois vous avez écouté et répété la mort de Bompard. On vous a fait et vous avez fait des compliments qui, s'ils étaient sincères et acceptés pour tels, témoigneraient d'une excitation pathologique chez le complimenteur et de la plus inquiétante mégalomanie chez le complimenté. Vous avez proféré des assurances de dévouement, d'amour éternel, de servabilité, qui, si vous étiez disposé à en poursuivre les conséquences et si on vous en croyait capable, désorganiseraient votre existence... Mais vous n'y songiez pas et on le savait... Vous avez vu des gens se déclarer prêts à mourir pour ceci ou cela, avec la certitude, justifiée, que ceux auxquels ils s'adressaient ne les tenaient pour engagés à rien de semblable. On a devant vous exalté le mérite de l'un, exalonné l'autre, et vous n'avez pas conclu que tout cela eût un sens absolu, ni même aucun sens. Les gens qui parlaient, s'adressant non à votre confiance mais à votre scepticisme, ne se sentaient pas obligés à l'exactitude, et en leur répondant vous ne vous y sentiez pas obligés. Vous échangez des mensonges perceptibles à chacun de nous.

La preuve de cet état de perpétuelle — et si vaine — tromperie sur lequel sont construits les rapports humains, c'est le sentiment qu'on éprouve vis-à-vis de ceux auxquels on ne ment jamais, car il s'en trouve encore quelques-uns : avec eux-là, on a l'impression de partager des secrets importants, même si votre histoire commune est la plus simple, la plus plate, et sans habituelles confidences. C'est qu'ils sont en contact avec votre vérité intime, comme vous avec la leur, et c'est, cette vérité, un grand mystère, que l'incessant mensonge cache à tous.

Est-il donc indispensable ce mensonge ? ne pouvons-nous, sans lui, nous supporter les uns les autres ? Il est certain que les gens qui disent ouvertement et totalement ce qu'ils pensent en toute occasion sont volontiers désagréables. Mais il n'est pas prouvé que ce ne soit pas le goût d'offenser plus encore que la franchise qui pousse ceux-là. En cherchant peut-être en trouverait-on d'autres qui mettent de la grâce à la sincérité...

Nous considérons, ce mensonge universel et qui ne trompe personne, comme un produit de la civilisation ; tout au contraire, il est un vestige de la plus extrême barbarie, une manifestation tardive de la peur légitime qui faisait voir un ennemi dans tout survenant, à l'époque où l'homme isolé avait à défendre sans cesse contre les attaques sa nourriture précieuse, sa femme et ses peaux. Notre scepticisme n'est que cette peur de « l'autre » qu'éprouvait, avec tant de raison, l'être primitif. Il pensait, et c'était exact, que son voisin affamé voulait constamment le tuer pour lui prendre sa chasse ; nous pensons qu'on veut constamment nous tromper, et nous cherchons même pour quels motifs nous ripostons en cherchant à tromper. Eh bien, cette méfiance, héritée des ancêtres préhistoriques, ne vaut rien. Le scepticisme isole ceux qui le pratiquent et démoralise ceux auxquels il s'adresse. Il brise l'énergie des faibles, et durcit le cœur des forts.

La confiance, elle, impose une discipline salutaire, même aux pires natures. Il faut de singulières perversités pour ne pas être humilié et retenu un peu sur la mauvaise pente, par une confiance qu'on sait n'avoir pas méritée. En ôtant sa confiance aux gens d'une médiocre probité on leur ôte une entrave. Dès qu'ils voient qu'on ne les croit pas, ils se mettent à leur aise. Leur orgueil souffrait, il ne souffre plus, ils cessent de se sentir indignes, puisqu'ils ne trompent pas. Et ceux qui méritaient qu'on les croît et se heurtent à ce déplorable scepticisme, comme ils se déforment et s'abiment ! La méfiance finit toujours par engendrer la trahison. Comment faire pour n'être pas méfiant ?... Il faudrait avoir des âmes très-fines — cela n'est guère facile, la vie est tellement salissante ! — et leur défaut des âmes si fortes et si fières que les tromperies accumulées dont on a toujours été les victimes ne leur enlèvent pas l'espoir de rencontrer la vérité dans les autres âmes, et le goût ardent de l'y chercher. Il faudrait ne pas craindre comme faisait le pauvre diable des cavernes, et ne pas mépriser non plus sous prétexte de

mieux connaître. Il faudrait avoir assez d'humilité pour se dire qu'on a menti souvent ; assez d'orgueil pour se rappeler qu'on a parfois été sincère ; assez de justice pour admettre que ces menteurs dont on est entouré peuvent être, eux aussi, sincères à l'occasion, et vouloir qu'ils le soient encore, vouloir qu'ils le soient continuellement, les forcer à l'être en leur imposant la contrainte efficace de la confiance. Il faudrait faire comme le fin et délicieux petit garçon, auquel nul n'ose mentir... puisqu'il croit.

Femina.

Échos

La Température

Le ciel est encore nuageux, mais il n'a pas plu et la température est très douce ; néanmoins l'aspect général de l'atmosphère ne présente rien de rassurant, il fait craindre au contraire de nouvelles ondées.

Le thermomètre marquait hier, à Paris, dans la matinée, 10° au-dessus de zéro et restait à 16° à cinq heures du soir. La pression barométrique, en baisse, accusait à midi 757^{mm} ; elle reste basse sur le continent et ne dépasse 760^{mm} que dans le sud de la France et sur l'Espagne.

Des pluies sont tombées sur le centre et le nord-ouest de l'Europe ; en France, il a plu à Dunkerque, à Charleville et à Besançon.

La température reste sensiblement la même sur nos régions.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 8° à Limoges et à Belfort, 9° à Dunkerque, à Boulogne, à Bordeaux, à Clermont, à Nancy, à Besançon, 10° à Cherbourg, à Ouessant, à l'île d'Aix, à Nantes, à Rochefort, au Mans, à Toulouse et à Lyon, 11° à Lorient, 12° à Marseille, 13° à Perpignan et à Cette, 14° à Biarritz, 15° à Alger, 17° à Oran.

En France, des pluies sont probables dans le Nord et l'Est.

(La température du 14 avril 1903 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 15° l'après-midi ; baromètre : 763^{mm} ; temps frais.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 22° ; à midi, 24°. Temps merveilleux.

Nice : Température : à midi, 19° ; à trois heures, 19°.

De New York Herald : A New-York : Temps beau. Température : maxima, 14° ; minima, 8°.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 15° ; minima, 8°. Vent ouest. Baromètre, 757^{mm}.

A Berlin : Temps couvert. Température (à midi) : 7°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du Figaro :

Prix Trembleur : Braggart ; Quadrature. Prix Valmoreur : Quolibet II ; Gaspard. Prix d'Achères : Matsouy ; Sosthène. Prix de Madrid : Rouvrou ; La Corse. Prix Du Guéclin : Patricien ; Jiu Jitsu. Prix de Neuilly : Quille ; Nippon II.

A Travers Paris

Le Président de la République recevra lundi, dans l'après-midi, LL. AA. II. le prince et la princesse Nashimoto, cousins de S. M. l'empereur du Japon.

M. et Mme Fallières offriront le surlendemain mercredi, un grand déjeuner en l'honneur de leurs Altesses impériales, déjeuner auquel seront invités S. Exc. l'ambassadeur du Japon et Mme Kurino, ainsi que les membres de l'ambassade.

Déménagement. L'un des premiers projets de loi qu'à la rentrée des Chambres déposera le gouvernement concernera le déménagement du Conservatoire.

Le projet consiste, on le sait, à transférer cet établissement de l'immeuble incommode et verrouillé du faubourg Poissonnière, à l'ancienne école de la rue de Madrid.

Le Conservatoire y sera très à l'aise, puisqu'il ne compte guère plus de six cents élèves, qui n'y sont jamais rassemblés aux mêmes heures. L'école de Madrid comptait plus de mille élèves continuellement présents.

On ne changera presque rien aux aménagements intérieurs qui se trouvent, par hasard, parfaitement appropriés aux besoins et aux commodités des divers enseignements. Il n'y aura à construire qu'une bibliothèque-musée, qui s'éleva, isolée des bâtiments, dans la cour de l'école. Le sous-secrétaire des beaux-arts demande 400,000 francs pour cette construction.

On peut les lui donner ; car, même grevé de cette dépense, le déménagement du Conservatoire ne sera pas une mauvaise affaire pour l'Etat. Le rachat de l'immeuble de la rue de Madrid (qui a été vendu par ses anciens occupants au Crédit foncier), la construction de la bibliothèque et les frais d'installation seront largement payés par la vente du terrain actuellement occupé. Qu'on en profite ! Elles sont si rares, les occasions de faire — quand on s'appelle l'Etat — une bonne affaire !

Nonchalance postale. Un de nos abonnés, installé au Havre durant les vacances de Pâques, avait eu l'idée, assez naturelle, de s'y faire adresser son journal.

Or la poste, en province, chôme le dimanche. On y distribue bien le premier courrier du matin ; mais les journaux, qui arrivent trop tard pour être compris dans cette distribution, ne sont remis au destinataire que le lendemain matin.

Du moins ils devraient l'être. En l'espace, ils ne le sont pas toujours, et notre abonné nous écrit que sa déception

fit vive de constater lundi dernier que les facteurs n'avaient persisté à ne point lui apporter ses journaux. Il réclama, notre abonné ! Il se fâcha même. On lui répondit que le lundi de Pâques étant jour férié, il n'y avait pas plus de raisons de surmener les facteurs ce jour-là que le dimanche, et on le pria de vouloir bien patienter encore un peu. Le lendemain mardi, notre ami recevait ses journaux... du dimanche. Les fêtes étaient finies, et, doucement, la mécanique postale consentait à se remettre en marche... « Qu'en pense M. Simyan ? » comme on disait naguère.

Et cette question elle-même est devenue ridicule !

INVITATION C'est un petit carton que la Société de géographie commerciale adresse à ses adhérents, et où l'on s'arrête sur des mots inattendus : « Mardi, 20 avril... Assemblée générale... Étienne Grosclaude, explorateur... Qui ça, Grosclaude ?... Lui ? »

Parfaitement. Lui, Grosclaude, Empereur de l'Humour, prince de la Chronique, parlera mardi prochain, devant des géographes, de l'Afrique du Sud et de ses mines.

Afin de rassurer ses amis, la docte Société a eu soin d'honorer le conférencier d'un qualificatif sonore. Elle l'a traité d'« explorateur » ; et ainsi les gens sont prévenus ; ils savent que Grosclaude a d'autres titres à leur attention que des titres littéraires.

Grosclaude est un explorateur, en effet ; et dont l'originalité fut précisément de devenir l'homme le plus sérieux du monde le jour où cela lui plut ; et de le devenir sans pédanterie, et de le rester avec bon humour. Car voici le merveilleux : en s'adonnant à l'étude des questions les plus ardues, Grosclaude n'a pas cessé d'aimer l'esprit, et d'en avoir énormément.

L'économie politique et la fantaisie font en lui très bon ménage. Au début, c'étaient deux époux pas très bien assortis, mais qui, de force de tact et de bon sens, ont fini par se comprendre, et par s'adorer.

Il ne pourrait plus aujourd'hui se passer l'un de l'autre !...

M. Bouvard vient d'être appelé à Constantinople par le Sultan. Il part la semaine prochaine.

Le bul de ce voyage du successeur d'Hausmann et d'Alphand qui, on le sait, s'acquitta de missions semblables à Bruxelles, à Luxembourg, et, l'an dernier, à Buenos-Aires, est de « remanier » un peu et d'embellir la capitale ottomane.

« maréchal de la piste » un petit monument de souvenir dans sa propriété de Marquette-lez-Bouchain, dans le Nord.

Hors Paris

La petite reine Banavalo a de nouveau exprimé le désir de revenir faire un séjour à Paris, et peut-être même sur quelque plage normande ou bretonne.

Elle va adresser une demande à ce sujet au ministre des colonies.

Nul doute que M. Millières-Lacroix ne se montre aussi galant que ses prédécesseurs pour la souveraine qui accepta, avec plus de bonne grâce encore que de résignation, la villa Mustapha, qu'on lui a donnée en échange de sa grande île de Madagascar.

Les Parisiens reverraient certes avec plaisir, cet été, la Reine, qui consacra, à chacun de ses voyages en France, une heure ou deux à la visite des monuments et des musées, et des après-midi entiers au chiffonnage et aux achats dans les grands magasins.

Le propre des chaleurs précoces est souvent de réveiller la douleur chez les rhumatisants et chez les névralgiques, et comme c'est aussi le propre des froids subits, ces pauvres malades sont logés à bien mauvais enseigne. Heureusement qu'il y en a pour eux une bonne en France, une excellente même, ce sont les Grands Thermes de Dax, ouverts en toute saison et toujours prêts à les accueillir, à les soigner, à les reconforter, à les guérir.

Nouvelles à la Main

— Ce pauvre Machin, ruiné ? Comment en est-il arrivé-là ?
— De fille en aiguille.

— Savez-vous la nouvelle devise du tsar Ferdinand ?
— « Bulgare là-dessous. »

— Vous avez vu au vernissage les horreurs du peintre X ?
— Oui. C'est un homme qui veut arriver croûte que croûte.

— Un jeune fonctionnaire récemment nommé à Versailles, et qui trouve peu distrayante la majestueuse tranquillité de cette ville, vient de fonder un groupement très original.
— Ah ! Comment s'appelle-t-il ?
— Les Ennemis de Versailles !

Au fond, à qui en veut donc les grévistes de l'Oise ?
— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, à tous ceux qui ont pignon sur Méru.

Au cercle.
— Qu'est-ce que Lemoine venait faire à Paris ?
— C'est le printemps... Sa peine avait besoin d'être purgée...

Le Masque de Fer.

LE VERNISSAGE

Neuf heures du matin. On ouvre les portes. Le premier visiteur apparaît, et c'est M. Alfred Picard, qui, par ce chemin des écoliers, gagne le ministère de la marine, où l'appellent ses audiences.

A-t-il bien vu le Salon ?... Mieux certes que ceux qui l'y ont suivi, car bientôt la foule a envahi tous les emplacements libres de tableaux et de sculptures.

Malgré le temps incertain, beaucoup d'élégantes toilettes, quelques robes claires de printemps, les dernières fourrures et, aux chapeaux plus gigantesques que jamais, les premiers fleurs.

Avant de monter à la peinture, on fait le tour du joli buste de femme exposé par Rodin, on salue les beaux envois de Bartholomé, d'Injalbert, de Mme Bessard, de Jacques Froment-Meurice, du prince Paul Troubetzkoy, de Wittig, de Bagatti et de Desbois.

par M. Dubouf, assisté de M. Raguet, que cette journée comptera par mi les plus brillantes de la Nationale des beaux-arts.

Lemoine à Paris

Il est arrêté

M. Hans Leitner, de Vienne, arriva vendredi matin, vers sept heures et demie, à l'hôtel Mollard, rue Saint-Lazare. Grand, bien découplé, il était coiffé d'une casquette grise, large et confortable. Il tenait dans chaque main une torse et élégante valise de cuir fauve. Vraiment, un voyageur aisé et dont la mine inspire confiance. Le visage était sympathique, encore que d'assez grosses moustaches, aux pointes relevées militairement, accentuaient le pli hautain de la levre. Je ne puis le décrire, peut-être, mais des yeux francs, où s'alternait une gaieté sincère. On s'empres- ssa. Une petite chambre de l'entresol convint à M. Hans Leitner. Il s'y installa et y vena la vie la plus régulière du monde.

Le matin, vers onze heures, il descendait au restaurant qui est situé au rez-de-chaussée et déjeuner. Puis il allait à ses affaires jusqu'à cinq heures. L'heure du courrier. Ce n'est pas que M. Hans Leitner reçoit beaucoup de lettres. Mais il en écrivait beaucoup, qu'il allait lui-même porter à la poste. Après quoi, sans doute, il se rendait dans quelque restaurant pour y dîner. Il ne lui arriva qu'une fois de rentrer tard. Les autres jours, à dix heures et demie, il avait regagné sa chambre et s'était mis au lit. On ne saurait croire comme les négociants viennois sont rangés et méthodiques dans leurs habitudes.

Hier matin, M. Hans Leitner quitta l'hôtel comme de coutume, déjeuner, et puis s'égripa. Mais l'heure du courrier passa sans qu'il eût reparu. A sa place survinrent des agents de la Sûreté, et le directeur de l'hôtel, stupéfait, apprit que les deux initiales gravées sur le cuir fauve des deux superbes valises n'étaient pas les initiales du nom de Hans Leitner, mais celles du nom de Henri Lemoine, l'homme du diamant, l'ingénieur chimiste qui, s'il ne tira pas de pierres précieuses de ses creusets, sut du moins extraire une assez grosse quantité d'ordres poches de sir Julius Werther, directeur de la société De Beers.

On se rappelle que Lemoine avait, le 11 juin dernier, subitement faussé compagnie à M. Le Poittevin, juge d'instruction, qui, de ce fait, perdit son poste. Depuis ce temps, les polices internationales avaient vainement cherché le maître escroc. On avait signalé son passage à Sofia. Et puis, plus rien. L'habile homme n'avait montré nul part sa magnifique barbe noire. A ceci, il y avait une raison fort simple. C'est qu'il l'avait coupée. Il est surprenant que ce changement minime ait suffi à le rendre méconnaissable.

Naturellement, il ne se passait guère de semaine que les fonctionnaires de la Sûreté ne reçussent avis de la présence de Lemoine ici ou ailleurs, à Melun ou à Paris, à Bayonne ou à Madrid. Il y a des gens obligés et qui n'aiment point que la police reste dans l'embarras. Des agents parlaient, ne trouvaient rien, et pour cause...

Or, dimanche matin, M. Blot, sous-chef de la Sûreté, trouva dans son courrier un billet laconique : « Lemoine est à Paris. Cherchez du côté de l'Étoile. »

Et, si sceptique que l'habitude des vaines enquêtes eût rendu ce fonctionnaire, il ne put s'empêcher de lire ce billet avec intérêt. En effet, rue Brey, habitée M. Georges Puzin, ancien secrétaire de Lemoine. Et la rue Brey est en effet située « du côté de l'Étoile ». Elle relie l'avenue Wagram et l'avenue Malesherbes.

M. Blot manda le sous-brigadier Nicolle et l'inspecteur Albrecht, célèbres entre tous les hommes de la Sûreté par leur habileté singulière. Ils se mirent en chasse, et ne tardèrent pas à apprendre que M. Puzin avait en effet reçu, une fois, la visite d'un homme d'assez haute taille, à la voix brusque, aux gestes précis et autoritaires — en qui ils n'hésitèrent point à reconnaître Lemoine. Dès lors il ne s'agissait que d'avoir de la patience.

Les deux agents en avaient. Hier, vers dix heures et demie du matin, M. Puzin, qui avait passé la journée et la nuit précédentes à Versailles, chez sa belle-mère, rentra chez lui, 11, rue Brey. Un jeune homme inconnu l'accompagna. A peine se furent-ils engagés dans l'escalier que l'un des inspecteurs se précipita chez la concierge.

— Est-ce le frère de M. Puzin, ce jeune homme ?
La concierge répondit qu'il n'en était rien, et que M. Puzin n'avait pas de frère. Elle ne connaissait pas ce jeune homme, qui n'était pas Lemoine. Car la concierge, qui a vu « l'ingénieur », le tient pour un bel homme, qu'elle reconnaîtrait entre mille.

Aux restes, quelques instants après, M. Puzin et son compagnon sortirent. Non, ce n'était pas Lemoine. Les deux inspecteurs reprurent leur faction mélancolique. M. Puzin ne les avait pas devinés. Vers une heure et demie, il revenait fort paisiblement à son domicile. Cette fois, l'homme qui l'accompagnait était un solide gaillard, bien vêtu d'un veston gris foncé, entrecouvert sur un gilet chamois rayé de blanc et maniant une canno aimable d'une main soigneusement gantée.

— Il a des gants beurre-frais, dit ra-

Ayuntamiento de Madrid

pidement à son camarade le subtil in-

C'était Lemoine, en effet. Le sous-brigadier Nicolle passa derrière lui et le saisit vigouremment par les bras, afin de paralyser toute défense. En même temps, M. Albert présentait à Lemoine un mandat signé Le Poittevin, et daté du 17 juin 1908.

— Nous sommes agents de la Sûreté. Vous êtes monsieur Lemoine. Suivez-nous.

— Je vous suis, dit tranquillement le chimiste. Mais s'il y a un fiacre, les deux agents y montent avant leur prisonnier, et on roule vers le Dépôt.

— Lemoine, assis entre ses gardiens, ne semblait nullement ému. Il parlait d'une voix égale. Il disait :

— J'aurais dû me méfier. Depuis vendredi, je me suis promené sur les boulevards... On m'a dit de sur les boulevards... Je me disais : Ferez-vous me reconnaître ?

— Comme il n'assemble à Lemoine !

— C'est lui !

— Anssiéto me suis levé, croyant avoir affaire à deux agents. Et je les aurais suivis tranquillement, pour éviter le scandale. Mais ils m'ont laissé sortir. Ils se sont contentés de me suivre du regard, en souriant.

— J'étais à Londres. Je me suis amusé plusieurs fois à me rencontrer avec sir Julius Weraher dans des endroits publics. Il est payé pour me connaître, celui-là ! Il me regardait et puis tournait la tête, comme pour signifier : quel est cet importun qui me toise ? Il ne m'a jamais reconnu, jamais !

— Et de rien.

— On arriva au Dépôt. Le prisonnier fut aussitôt conduit auprès de M. Blof, qui l'interrogea.

— Lemoine, Henri-Didot-Léon, né le 20 octobre 1878 à Trieste, domicilié actuellement à Londres, sous le nom de Hans Leitner, agent d'affaires.

— Quelle adresse, à Londres ?

— Permettez-moi de ne pas vous le donner, pour des raisons de convenances personnelles.

— Nous la trouverons.

— J'en doute.

— Qu'avez-vous fait depuis votre disparition ?

— J'ai quitté Paris le 11 juin, muni d'un passeport au nom de mon beau-frère, M. d'Uzer. Je suis allé à Sofia.

— Votre passage y a été signalé.

— Aussi suis-je parti pour Budapest et Vienne. Les journaux rendent de grands services aux fugitifs. Oui, vraiment.

— Je suis resté à Vienne jusqu'au 15 août, et puis me suis rendu à Trieste, que j'ai quitté le 20 novembre pour Londres.

— Je vais vous envoyer au Dépôt.

— A la disposition d'un juge d'instruction ?

— Non. Vous avez été condamné par défaut.

— Comment ! je n'aurai pas de juge d'instruction ! C'est bien ennuyeux !

— Si vous faites opposition au jugement, vous comparaitrez devant le tribunal correctionnel.

Alors, Lemoine, gravement :

— J'ai confiance en la justice de mon pays. Je démontrerais ma bonne foi. Je ne suis ni un mystificateur ni un escroc.

Sur quoi, on le pria de vider ses poches, ce à quoi il consentit tout aussitôt. Il n'avait sur lui qu'une somme de 24 fr. 30.

A quatre heures, il était mis en cellule. Il est inutile de dire que M. Puzin n'a pas été inquiété. C'est un homme d'une trentaine d'années, qui jouit de l'estime de sa concierge et de ses voisins.

Il tient, 62, avenue de Wagram, une boutique de livres d'occasion. En vain tous les journalistes de Paris ont, hier, sonné à sa porte. Par un trou percé dans le balcon, le visiteur était dévisagé. Au bout d'un quart d'heure d'attente inutile, il ne lui restait plus qu'à descendre l'escalier.

Ainsi nul n'a pu savoir pour quel but Lemoine est venu à Paris. Etait-il à bout de ressources ? A-t-il été poussé par sa fortune naturelle à venir négocier la police française ? Cherchait-il à faire de nouvelles dupes et pensait-il les trouver plus aisément dans son propre pays ou nul cependant n'est prophète ? Peut-être, à l'audience prochaine, voudra-t-il nous renseigner.

Louis Latzarus.

L'« Affaire Lemoine »

En vue de cette audience, à venir, résumons aussi brièvement que possible cette affaire Lemoine qui, pendant six mois, passionna, non seulement Paris et la France, mais le monde entier. N'était-ce pas un événement mondial en effet que cette découverte fantastique qui devait faire baisser de 80 0/0 le prix des diamants, en les réduisant au résultat d'une simple opération de laboratoire. C'est vers la fin de 1905 que Lemoine, après diverses tentatives près d'autres financiers, alla trouver M. Julius Werber, gouverneur à vie de la De Beers, et lui parla de son invention. Des expériences furent faites en présence de deux témoins, MM. Sabs et Jackson. L'opérateur exhiba à leurs yeux émerveillés un diamant de la plus belle eau. Un contrat fut alors passé. Lemoine écrivit sa formule et le pli cacheté fut déposé à l'Union Bank, où M. Werber avait le droit de le retirer, mais seulement en cas de mort de l'inventeur. Puis le gouvernement de la De Beers fournit à l'alchimiste les fonds nécessaires à l'exploitation de sa découverte. Une usine fut construite à Argents, près de Paris, pour la fabrication en grand du diamant. Cependant le temps s'écoula. M. Werber avait versé en plusieurs fois 1,500,925 francs et Lemoine n'inaugurait pas l'usine, et Lemoine demandait toujours des fonds. Le financier envoya à Paris un de ses amis, M. Oast. Lemoine fabriqua sous ses yeux, à son laboratoire de la rue Lecourbe, un beau petit diamant, et M. Oast revint rassuré par M. Werber. Celui-ci attendit encore un peu. Mais il finit par perdre patience et, faute des diamants à profusion qui lui avaient été promis, il réclama du moins la formule.

Lemoine le prit de haut et menaça de porter sa découverte à un autre. M. Werber déposa une plainte au Parquet. En janvier 1908, Lemoine fut arrêté.

Il s'engagea alors une véritable lutte de procédure. Lemoine trouvait toujours quelque argument pour se défendre. Il affirmait être en mesure de faire du diamant, mais il réclamait pour cela sa liberté, ne voulant pas livrer son secret, même aux experts que le Tribunal avait désignés. Entre temps, de nombreux incidents se passèrent. On découvrit les lapidaires chez lesquels — avec les premiers fonds versés par M. Werber, — le prétendu chimiste avait acheté les diamants qu'il devait ensuite faire retrouver dans ses creusets. Avec une inconcevable audace, Lemoine combattit toutes les preuves amassées contre lui et fit si bien qu'en avril le juge d'instruction chargé de son affaire, M. Le Poittevin, signa en sa faveur un ordre de mise en liberté provisoire, pour lui donner la facilité de prouver la valeur de son invention.

Amusante coïncidence, c'était le 1^{er} avril que Lemoine devait se représenter devant le juge. Il demanda une prolongation et on lui accorda jusqu'au 11 juin. Ce jour-là, le juge, plein de confiance, l'attendait au Palais, et tomba de son haut quand il apprit que son inculpé lui avait faussé compagnie.

Le pli contenant la fameuse formule fut ouvert. C'était une mauvaise plaisanterie.

M. Le Poittevin se vit retirer l'instruction. Quant à Lemoine, que la police chercha en vain, il fut condamné par contumace, le 1^{er} février 1909, à dix ans de prison, vu la récidive, et à cinq ans d'interdiction de séjour.

On ne pensait plus à lui.

Petit détail amusant : l'hôtel qu'habitait Lemoine au temps de sa splendeur, 12, rue Pigalle, est maintenant occupé par son défenseur, M. Labori. De sorte que si Lemoine a eu besoin à sa rentrée à Paris de consulter son avocat, il n'a eu qu'à retourner à son ancien domicile.

G. G.

A CONSTANTINOPLE

APRÈS L'ÉMEUTE

L'émeute qui vient d'aboutir au remplacement du ministère turc, et qui porte un coup terrible au comité « Union et Progrès », a bien eu les caractères que j'indiquais dans mon article d'hier : elle a été faite par des soldats (sans officiers), auxquels se sont joints des étudiants en théologie et tous les mécontents qui pullulent dans la capitale.

Le prétexte en fut un ordre du jour rédigé d'une façon impérative et brutale par le commandant du premier corps d'armée, dans lequel il était enjoint aux troupes de tirer, s'il était nécessaire, même sur les prêtres et les civils. Cet ordre du jour à la prussienne, porta les soldats au plus haut point d'exaspération.

Mais ce ne fut là que la cause occasionnelle. La cause profonde fut sans doute le mécontentement produit par les procédés dictatoriaux et despotiques du comité jeune-turc.

La soudaineté de ce mouvement mérite par-dessus tout d'attirer l'attention. Cette soudaineté est comparable à celle que l'on put noter en juillet dernier, au moment de la suppression de l'ancien régime. Les Turcs sont passés maîtres dans l'art de conduire secrètement une propagande des plus intenses et de faire éclater la révolte alors que ceux contre lesquels elle est dirigée ne se doutent absolument de rien.

Le nouveau ministère, qui ne sera vraisemblablement qu'un ministère transitoire, est dès maintenant constitué. L'ordre paraît à peu près rétabli. Mais il ne faut pas se dissimuler que la situation reste des plus graves. Le comité « Union et Progrès », malgré ses défauts incontestables, avait l'énorme avantage de représenter un principe d'énergie, d'ordre et d'autorité. Dans le gouvernement central aussi bien que dans l'administration provinciale, il parvint, dès le premier jour de la révolution, à maintenir la discipline et la cohésion. En un pays aussi disparate que la Turquie et après un régime comme celui auquel le pays avait été si longtemps soumis, il faut reconnaître que ce n'est pas là un mince mérite.

Si le comité devait subitement disparaître, il serait à craindre que l'ordre et la discipline ne disparaissent avec lui. Ce n'est pas seulement la capitale qu'il faut considérer, mais aussi les provinces, dans lesquelles la journée d'hier risqua de produire de désastreuses répercussions.

Et les périls de l'intérieur ne sont pas tout ; il y a encore ceux de l'extérieur. La Bulgarie, qui a des questions à régler avec la Turquie, ne va-t-elle pas profiter d'un pareil état de choses pour accroître ses exigences et marquer plus d'impatience ?

Raymond Recouly.

La journée du 13

Retardées volontairement par la censure ou accidentellement par suite de dommages causés aux appareils par les émeutiers, les dépêches relatant les détails de la journée révolutionnaire du 13 à Constantinople sont arrivées seulement hier dans la soirée.

Notons d'abord que la caractéristique de cette journée, c'est qu'elle a été exclusivement populaire et qu'aucun homme n'y a joué un rôle actif. Les soldats ont marché sous les ordres de leurs sous-officiers, après avoir emprisonné leurs officiers, et c'est un simple sergent qui eut le haut commandement toute la journée ; c'est le bas peuple qui a soutenu les soldats, et l'élément religieux qui a pris part au mouvement était représenté surtout par les étudiants en théologie.

Il n'en paraît pas moins certain que le coup avait été préparé, soit par le parti libéral, qui est jusqu'ici le bénéficiaire de la journée, soit par une ligue musulmane, de création récente. Des matinées, les troupes sont sorties de leurs casernes après avoir mis en sûreté les officiers et ont marché sur le Parlement et sur le Séraskierat (ministère de la guerre). Les quatre bataillons qui y étaient casernés,

refusant de se joindre aux mutins et obéissant encore à leurs officiers, les révoltés font feu, tuent deux officiers, et entraînent les quatre bataillons.

Entre temps, un autre officier est tué sur le pont de Galata. Des mitrailleuses sont installées sur le pont.

Les soldats, baïonnette au canon, se dirigent vers Yildiz-Kiosk, acclamant le Sultan et réclamant le rétablissement de la loi du Chéri ou législation coranique que les Jeunes-Turcs sont accusés d'avoir méconnue. Le mouvement a été en effet déterminé par un ordre général du commandant du 1^{er} corps d'armée, invitant les troupes à faire feu lorsque leurs officiers ou leur commandement, fussent-ils en face des hojas (professeurs) et étudiants en théologie) qui participent aux manifestations, comme cela s'est produit lors de l'enterrement d'Hasan-Fehmi, le rédacteur du *Serbesti*, mystérieusement assassiné il y a quelques jours et dont le meurtrier n'a pas encore été arrêté. Le journal *Lolcan*, organe de la Ligue musulmane, a même prétendu que les soldats avaient reçu l'ordre de tirer sur les ulémas (prêtres) à première vue.

Une délegation de soldats et d'hojas est envoyée au Sultan et à la Porte avec un ultimatum pour demander la révocation du grand vizir Hilmi pacha, la démission du ministère et celle d'Ahmed Riza, président de la Chambre.

Le Sultan ne fait aucune difficulté pour accepter ces réclamations. Mais il reste sourd à l'invitation des révoltés qui lui demandent de venir à Stamboul, coiffé du turban vert, afin de montrer à tous son respect pour la religion.

A la Porte où Hilmi-pacha a convoqué le Conseil des ministres, on reconnaît aussi que la résistance est impossible. L'ultimatum des rebelles réclame, outre la protection de l'Islam, la dissolution du Comité jeune-turc, la destitution du grand vizir, du ministre de la guerre, du ministre de la marine, du président de la Chambre et l'impunité. Les rebelles, dans leur factum, reprochent à leurs officiers de les empêcher de prier. Le ministère se soumet et démissionne. Ahmed-Riza fait de même. Il déclare qu'il a toujours travaillé pour le bien du pays et que l'opinion publique se déclarant contre lui, il croit rendre service à sa patrie en se retirant.

Toutes les boutiques sont fermées. Les rues sont sillonnées de patrouilles d'insurgés qui font des feux de salve. Ils rassurent pourtant la population et surtout les chrétiens auxquels ils déclarent qu'ils ne feront rien contre eux. En fait, on ne signale la mort d'aucun étranger, mais les coups de feu n'ont pas été tirés en l'air. Il y a eu d'assez nombreuses victimes : cent, dit une dépêche. Beaucoup d'officiers ont été maltraités, blessés ou tués ; la mort du député Emir Arslan est confirmée, ainsi que celle de Nazim-pacha, ministre de la justice, que l'on prit pour Riza-pacha, ministre de la guerre. On cite aussi Sadik-pacha parmi les morts.

Pendant ce temps, à la Chambre, une soixantaine de députés étaient réunis et élisaient président, à la place d'Ahmed-Riza, Ismail-Kemal bey, chef provisoire du parti de l'Union libérale.

Les résultats

Hier matin la ville était plus calme, mais les soldats occupaient toujours la place Sainte-Sophie et le Parlement, attendant la formation du nouveau cabinet.

Toute la nuit la population a été alarmée par une fusillade continuée. Les soldats manifestèrent ainsi leur joie d'avoir obtenu satisfaction : adoption des lois de Chériat comme base de toute législation nouvelle, renvoi du grand vizir, du président de la Chambre, des ministres de la guerre et de la marine, nomination à la présidence de la Chambre d'Ismaïl-Kemal bey, expulsion de Constantinople d'Ilusseïn Jahid, rédacteur en chef du *Tanine* et de MM. Kahlmi et Gavid, députés de Salonique, nomination à la vice-présidence de la Chambre de Zohrah, membre influent de l'Union libérale, et enfin élimination des officiers des bataillons de chasseurs de Salonique.

Voici maintenant, par ordre de réception, les dernières dépêches qui nous parviennent :

Constantinople, 14 avril.

Un cuirassé est parti d'ici dans la matinée. On dit qu'il porte aux troupes, venant de Salonique par mer, l'ordre de retourner dans cette ville, et qu'il est chargé de les y forcer en cas de besoin.

Les nouvelles manquent concernant l'altitude des corps d'armée d'Andrinople et de Salonique, et cette absence d'informations cause des inquiétudes.

Constantinople, 14 avril.

Une partie des révolutionnaires a passé la nuit sur la place du Parlement. Le ministre de la guerre cherche en ce moment à les calmer. La musique joue, et sans cesse retentissent des hurras et des salves de réjouissance.

Constantinople, 14 avril.

La plupart des magasins et boutiques sont fermés ; les affaires sont entièrement arrêtées. Les soldats continuent à faire feu en passant dans les rues et l'attitude de l'infanterie de marine surtout cause de graves appréhensions. Des petits détachements de ces soldats circulent dans les quartiers européens, tirant des coups de fusil de quelques mètres en quelques mètres. Des balles égarées ont déjà blessé quelques personnes.

Le général Mahmud Moukhtar-pacha, commandant le 1^{er} corps d'armée, est renvoyé et remplacé par Yavor-pacha, commandant de Constantinople.

Constantinople, 14 avril.

Un grand nombre de troupes restent à Stamboul.

Des groupes de dix à quinze soldats, baïonnette au canon, parcourent les rues de Stamboul et de Galata, tirant des coups de fusil en l'air.

Les magasins de Galata et de Stamboul demeurent fermés.

La nuit dernière une balle a frappé accidentellement, au-dessus de l'entrée de l'hôtel de l'ambassade de France ; elle a traversé le plafond et est tombée dans l'escalier.

Les cercles diplomatiques compétents jugent la situation un peu plus calme aujourd'hui. Les journaux jeunes-turcs, le *Tanine* et le *Chourah-Ommet*, n'ont pas paru aujourd'hui. Il est probable

qu'ils vont suspendre complètement leur publication.

Constantinople, 14 avril.

Une trentaine de députés seulement s'étant présentés aujourd'hui à la Chambre, la prochaine séance est fixée à demain.

Constantinople, 14 avril.

La ville est presque entièrement rentrée dans le calme. Les mouvements des troupes circulant par fractions plus ou moins importantes, leurs salves de réjouissance et diverses autres manifestations et incidents qui ont encore duré toute la journée, ont également cessé.

L'installation du nouveau cabinet et les efforts déployés par le clergé musulman, dont l'influence sur le peuple est maintenant très grande, ont essentiellement contribué à rétablir le calme.

Constantinople, 14 avril.

La soirée a été calme. Les troupes sont rentrées dans les casernes.

Les députés qui se réuniront demain à la Chambre ont le projet d'élire Talat-bey pour président.

Un fait nouveau

Berlin, 14 avril.

On télégraphie de Sofia au *Lokalanzeiger* que des voyageurs venant de Constantinople annoncent que des mitrailleuses ont balayé la place du Parlement et que soixante émeutiers sont tombés et ont été mis en fuite par les troupes restées fidèles. — BONNEFON.

Le nouveau ministère

Constantinople, 14 avril.

Le cabinet a été constitué comme suit :

Grand vizir, Tewfik-pacha ; Guerre, Edhem-pacha ; Marine, par intérim, le vice-amiral Hadji Emir-pacha ; Intérieur, par intérim, Adil-bey ; Finances, Noury-bey ; Justice, Hassan Helmi-pacha, ancien président du Conseil d'Etat dans le précédent cabinet.

Zilmi pacha remplace ce dernier comme président du Conseil d'Etat. Les autres ministres gardent leurs portefeuilles.

Le nouveau grand vizir et le cheik ul-Islam sont arrivés en grande cérémonie à la Porte à trois heures. Ils ont été accueillis par les acclamations d'une foule immense. Les troupes averties de l'approche du cortège cessèrent instantanément leur fusillade. La Porte et ses abords étaient encombrés d'une foule de gens de toutes classes, et la grande salle où se tenait l'investiture officielle était absolument bondée.

L'édit impérial, qui nomme Tewfik-pacha grand vizir et confirme Zia Eddin-efendi comme cheik-ul-Islam, ordonne la stricte observation des lois de Chéri, le maintien de la constitution dans l'intérêt de l'ordre, du progrès, du bien du pays et du gouvernement, dont il fait ressortir l'importance, et invoque finalement l'assistance divine pour secondar les efforts du grand vizir.

La cérémonie terminée, les troupes rentrèrent dans leurs casernes en tirant des coups de feu en l'air tout le long de la route.

Le cabinet se compose d'éléments puisés hors des partis parlementaires, et on le considère en général comme transitoire. On croit au retour au pouvoir, et raison de leur popularité, de Kiamil-pacha et de Nazim-pacha, ce dernier à la guerre.

Constantinople, 14 avril.

Le mouvement d'hier fomenté par la société musulmane récemment fondée semble nettement réactionnaire. On envisage l'avenir avec inquiétude et l'on craint le retour de l'ancien régime.

On accueille le nouveau ministère avec méfiance.

A Salonique

Salonique, 14 avril.

Les événements de Constantinople ont produit une profonde impression dans les milieux militaires. Les officiers font tout pour sauver l'influence du parti Union et Progrès. Ils ont fait savoir aux membres du Comité de Constantinople qu'ils sont prêts à partir avec leurs troupes pour la capitale. Ils attendent d'heure en heure des instructions. On dit que les chefs albanais s'apprentent à faire défection au Comité Union et Progrès.

En Bulgarie

Sofia, 14 avril.

Le tsar Ferdinand est rentré cette nuit à Sofia, venant de Philippopoli.

Le Conseil des ministres a siégé pendant toute une partie de l'après-midi d'hier.

Dans les milieux politiques, on assure que le gouvernement bulgare serait disposé à obtenir du gouvernement de Constantinople, grâce, s'il était nécessaire, à une mobilisation, la reconnaissance immédiate de son indépendance et le règlement des dernières difficultés pendantes avec la Turquie.

Les bruits de mobilisation sont pourtant officieusement démentis.

A Vienne

Vienne, 14 avril.

Dans les cercles diplomatiques, on estime que les événements d'hier et d'aujourd'hui à Constantinople sont seulement le prélude de luttes entre les partis de l'Empire ottoman. On considère comme presque certain que le parti Jeune-Turc fera tout son possible pour reprendre une revanche.

Le danger existant réside surtout dans ceci que la lutte des partis pourra s'étendre aux provinces et provoquer surtout en Macédoine des événements de nature à avoir un contre-coup sur la politique internationale.

Le *Neues Wiener Abendblatt* a interviewé un diplomate turc, lequel a dit :

Suivant mes informations, le mouvement actuel en Turquie n'est pas dirigé contre la Constitution, mais seulement contre le Comité jeune-turc et contre l'absolutisme avec lequel le Comité dirige toutes les affaires ; l'intention des émeutiers est conséquemment d'écarter le Comité jeune-turc.

Une dépêche dit que c'est l'ancien ministre des affaires étrangères, Tewfik-pacha, qui a été nommé grand vizir, mais que les révolutionnaires refusent de le reconnaître.

On confirme que les Européens n'ont pas été molestés. Un journaliste, accom-

pagué d'un drogman de l'ambassade austro-hongroise, a pu librement circuler parmi les soldats.

Tous les journaux relèvent le caractère grave de ces événements et la *Neue Freie Presse* fait ressortir que même après le règlement définitif de la question de l'annexion de la Bosnie, l'Autriche-Hongrie demeure une puissance balkanique s'intéressant vivement aux choses des Balkans. Il ne peut pas être indifférent à l'Autriche-Hongrie de savoir ce qui se passe à Constantinople et qui y exerce le pouvoir effectif et non seulement apparent.

A Berlin

Berlin, 14 avril.

Le lieutenant-colonel Enver-bey, dont on connaît le rôle glorieux au début de la révolution turque, est en ce moment attaché militaire à Berlin ; il passe pour le chef le plus éminent des Jeunes-Turcs. Voici les déclarations qu'il a faites au *Berliner Tageblatt* :

« Ce n'est pas une poignée de soldats ignorants, affolés par quelques discours mal compris, excités dans leurs sentiments religieux que je respecte, qui pourront annihiler notre œuvre. D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues, la révolte est éteinte en ce moment et il sera au plus tard demain, car il s'agit d'une révolte, non d'une révolution, d'une émeute de quelques malheureux bataillons égarés, excités, j'y vois l'œuvre d'un parti qui depuis peu affecte d'être plus radical encore que les Jeunes-Turcs. Ils ont commis des violences, ils seront punis. En ce moment même, d'après les derniers télégrammes reçus, la garde et le deuxième corps d'Andrinople amené à Constantinople par train express, ont occupé avec de l'artillerie et des mitrailleuses la place qui entoure le Parlement à Stamboul ; ils rétabliront l'ordre sans difficulté. Si les bataillons qui sont censés en ce moment et dont les communications sont coupées, ne se rendent pas, on tirera sur eux, on fusillera les sous-officiers rebelles et on enverra les soldats dans l'Yémen. Edhem-pacha me paraît l'homme de la situation. Il aura à rétablir l'ordre. Tewfik-pacha, l'ancien ambassadeur à Berlin, est le beau-frère d'Edhem-pacha ; il y a un autre homme politique de ce nom ; il est probable que celui dont on parle comme grand vizir, est l'ancien ambassadeur. »

Telles sont les déclarations d'Enver-bey. Le *Berliner Tageblatt* ajoute que la censure, jusqu'à ce matin, a supprimé tous les télégrammes de presse, ainsi que ceux du docteur Helfferich, directeur de la Deutsche Bank à Constantinople. Nous n'avons eu sur la journée d'hier que des télégrammes de source autrichienne. Cependant, toutes les dépêches particulières parties ce matin annoncent que la puissance du Comité jeune-turc est anéantie et que le mouvement prend un caractère de plus en plus réactionnaire.

Le *Lokal-Anzeiger* se fait l'écho d'un bruit d'après lequel le colonel Enver-bey serait parti pour Constantinople. A l'ambassade de Turquie, on dit en rien savoir, et au domicile de l'attaché militaire, on se borne à déclarer qu'il se prépare depuis quelque temps à faire un voyage circulaire. — BONNEFON.

A l'Etranger

Guillaume II à Venise

Venise, 14 avril.

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne et le prince Oscar sont arrivés ce matin à 11 h. 35 et ont été reçus à la gare par le prince de Bulow, le comte de Monts, ambassadeur d'Allemagne à Rome, et par toutes les autorités civiles et militaires. Les souverains ont été acclamés par la foule en sortant de la gare, d'où ils se sont rendus à bord du *Hohenzoellern*.

Un déjeuner a été servi à midi et demi à bord du yacht impérial. Y ont pris part l'empereur, l'impératrice d'Allemagne, le prince Oscar, le prince de Bulow, la princesse de Bulow, Mme Minghetti, l'ambassadeur d'Allemagne à Rome et la comtesse de Monts, M. et Mme de Monts, les personnalités de la suite impériale. Après le déjeuner, l'empereur, l'impératrice, le prince Oscar et leurs suites ont fait dans six gondoles le tour de la Laguna et des canaux en ville.

A cinq heures, le thé a été servi à bord du yacht impérial ; les souverains allemands ayant invité plusieurs dames de la noblesse vénitienne.

Ce soir, à huit heures, l'empereur a offert un dîner en l'honneur des autorités de Venise.

Au Maroc

Tanger, 14 avril.

Le Sultan, dans une lettre officielle adressée au gouvernement français, annonce l'intention d'envoyer une ambassade à Paris pour mettre au point les questions examinées et résolues en principe au cours de l'ambassade de M. Regnault à Fez, notamment au sujet de l'évacuation de la Chaouïa, du régime de la frontière algéro-marocaine et des indemnités de Casablanca.

L'ambassade qui arrivera à Tanger dans la première quinzaine de mai et passera par Madrid en se rendant à Paris sera composée d'Amin el Mokri, ministre des finances, chef de l'ambassade d'Abdallah el Fasi, vizir intérimaire des affaires étrangères ; d'El Marakchi, secrétaire, et d'Amin el Hadjadjid, fils d'El Mokri.

Les vizirs, qui devaient attendre le Sultan à Rabat, ont été invités à se rendre à Fez immédiatement. On croit que cet ordre a été donné en prévision d'un combat contre le Roghli.

Finances espagnoles

Madrid, 14 avril.

Les projets financiers que le ministre des finances a lus aujourd'hui à la Chambre comportent la réorganisation complète de la forme actuelle des diverses contributions, l'augmentation des droits sur les spectacles publics, la suppression des pensions à la charge de l'Etat et la création en échange d'une banque des pensions.

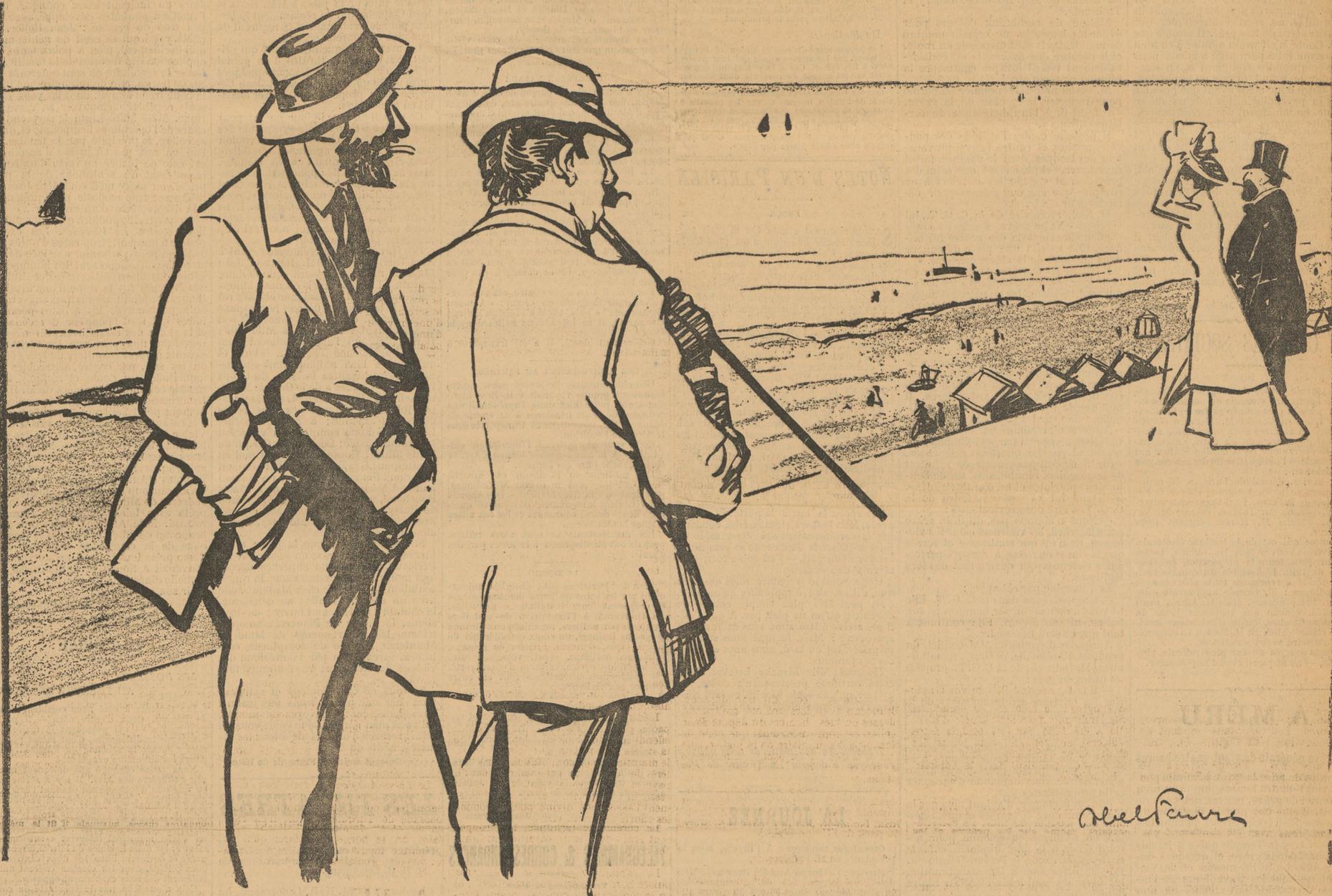
Il prévoit également un emprunt d'un milliard en dette amortissable 4 0/0 pour les travaux publics, les écoles, les travaux hydrauliques et la réorganisation des postes et télégraphes.

La dette extérieure estampillée sera éteinte au moyen d'un fond de 6,500,000 pesetas ou pour compte des excédents du budget et de charge de perceptions, en or, des débits de douanes, fond auquel viendront s'ajouter les intérêts qui n'étaient pas payés par l'Etat à la suite de l'amortissement, s'effectueraient annuellement.

La promulgation de la présente loi entraînera l'abrogation de la prohibition établie dans l'article 5 de la loi du 17 mars 1898 et dans l'article 8 de la loi du 2 août 1899. En conséquence les Espagnols, qu'ils résident ou non, pourront acquérir et posséder des titres de dette de l'Etat. Les intérêts seront l'objet d'un

A NICE

Par Abel FAIVRE



— C'est un membre de la Commission d'enquête de la Marine. — ... Il la cherche ici?... — Il s'est endormi dans le train.

Abel Faivre

Le Monde & la Ville

SALONS

— L'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Henry White ont donné avant-hier un dîner en leur hôtel de la rue François-1^{er}. Au nombre des convives :

Mgr l'évêque Jaggar et miss Jaggar, le Rév. docteur Morgan, le consul général des Etats-Unis et Mme Mason ; comtesse de Montsalutin, le Rév. docteur et Mme Goodrich, le Rév. docteur et Mme Rainsford, M. R. Rainsford, M. et Mme T. Nelson Page, le Rév. J. van Winkle et Mme van Winkle, le Rév. F. Anstruther Cardew, miss White, comte Scherr-Thoss, MM. Bailly Blanchard et Pierrepont.

— La marquise de Lasteyrie a donné avant-hier une très intéressante matinée musicale pour faire entendre à ses amis Mme Edwars, une merveilleuse cantatrice, élève de M. Jean de Reszké, qui, l'an dernier, fut acclamée d'enthousiasme à Londres, au Covent Garden, dans le rôle de Marguerite de Faust, de Gounod, et où elle va retourner prochainement, ayant été engagée à reprendre le rôle de Marguerite et à chanter ensuite le rôle de Louise de la Louise, de Charpentier.

Dans sa carrière théâtrale elle a pris le pseudonyme d'Edvina.

Mme Edwars, qui est une amie de la marquise de Lasteyrie, fut la seule interprète au programme et, accompagnée au piano par M. Decresse, elle tint tout le monde sous le charme de son splendide soprano et de son grand talent artistique, en chantant des œuvres de Weber, César Franck, Boito, Léon Cavallo et Charpentier. Elle fut l'objet de longues ovations, notamment après le fameux air de Louise. Parmi les invités :

LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme, l'infante Eulalie et la princesse de Saxe-Weimar, S. A. S. la princesse de Radolin, l'ambassadeur des Etats-Unis, le ministre de Belgique et Mme Le Ghaït, le ministre de Suède et la comtesse Gyldenstolpe, duchesse de La Motte-Houdencourt, princesse de La Tour d'Auvergne dominière, marquises de Jaucourt, de Montesquiou, comtesses A. de La Rochefoucauld et Vera de Talleyrand-Périgord, comtes et comtesses d'Hinnisdal, Louis de Lasteyrie, vicomte et vicomtesse de Rohan, baron et Mme de Courcel, Mmes Mac-Cormick, Massieu, Morton, Pottier-Palmer, Edouard André, vicomtesse de Lévis-Mirepoix, comte de Hohenthal, etc.

— Elegant dîner, mardi dernier chez Mme R. de Wendel. Ses convives étaient :

L'ambassadeur d'Espagne et la marquise del Muni, le ministre de Belgique et Mme Le Ghaït, prince et princesse Mouroussi, marquise de Portes, marquis et marquise de Brantes, baron et baronne de l'Espée, comtesse Paul de Pourtalès, duchesse de Maille, comtes et comtesses Louis de Montesquiou, de Gramedo, M. et Mme Maurice de Wendel, baron et baronne del Marmol, marquis de Nadillac, comtes Jean de Sabran-Pontevès et Eugène de La Panouse.

— Mme Mac Cormick, femme de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, a donné hier une matinée musicale en l'honneur de l'infante Eulalie et de la princesse de Saxe-Weimar.

Les interprètes du programme, Mme Louise Myriel et Mlle Lily Schreiber, qui ont été très applaudies.

Parmi les invités :

LL. AA. SS. le prince et la princesse de Radolin, le ministre de Belgique et Mme Le Ghaït, le ministre de Suède et la comtesse Gyldenstolpe, le chargé d'affaires de Bavière et la comtesse du Ortenbourg-Tambach, comtesses Aimery

de La Rochefoucauld, de Briey, le colonel et la comtesse Nostitz, marquises de Lasteyrie et de Saint-Paul, comte et comtesse Louis de Lasteyrie, baron et baronne Seillière, Mme Edouard André, miss Reed, marquis de Nédonchel, capitaine Guignard, etc.

— La princesse Jeanne Bonaparte, marquise de Villeneuve, qui avait interrompu pendant la semaine sainte, ses réceptions hebdomadaires du jeudi, les reprendra ce soir.

Son salon restera ouvert, comme d'habitude, jusqu'en juin.

— La comtesse Récopé, de retour du Midi, reprendra dimanche prochain, à cinq heures, ses habituelles réceptions du dimanche.

— Le chargé d'affaires du Japon à Madrid a donné hier un grand dîner en l'honneur de LL. AA. le prince et la princesse Nashimoto. Les autres convives étaient : le président du Conseil, les ministres des affaires étrangères et de la guerre, le gouverneur civil, les hauts dignitaires de la Cour et les officiers attachés à la personne du prince pendant son séjour à Madrid.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Un accident grave, qui a ému toute la haute société parisienne, vient d'arriver à la marquise de La Tour-Maubourg.

Mme de La Tour-Maubourg traversait les Champs-Élysées, vers cinq heures de l'après-midi, c'est-à-dire à une heure où la circulation est particulièrement intense, lorsqu'elle fut heurtée par un cycliste qui la fit tomber sur la chaussée.

Au même moment arrivait en sens inverse un fiacre qui lui passa sur le corps à hauteur des épaules.

La blessée, qui avait perdu connaissance, fut immédiatement transportée dans une pharmacie voisine par le voyageur occupant le fiacre et un passant, qui, heureusement, était un médecin.

Après avoir reçu les premiers soins, Mme de La Tour-Maubourg, gravement contusionnée et la figure couverte d'ecchymoses, fut transportée à son domicile, 31, rue François 1^{er}, où nous avons fait prendre, hier soir, de ses nouvelles. Bien que tout danger soit écarté, son rétablissement complet nécessitera plusieurs semaines de soins et de repos.

— Le marquis et la marquise de Wentworth, partis pour Rome, seront de retour à Paris vers la fin de ce mois.

— Le prince Adalbert de Bavière, actuellement à Madrid, a reçu des mains du roi Alphonse XIII le collier de la Toison d'or.

— De Marseille : « Sur la liste des mariages dont les déjeuners sont annoncés au Marseille's-Palace-Hôtel, autrement dit la Réserve, on trouve les noms les plus en vue dans le haut commerce et parmi les amateurs. C'est qu'aucun établissement ne convient mieux à ces solennités que celui-ci, dont le site enchanteur suffit à inspirer les idées de paix et d'harmonie qui doivent prévaloir dans les nouveaux ménages. C'est un véritable Hymen-Palace qui se prépare. »

CERCLES

— Scrutin de ballottage, hier, au cercle de l'Union artistique.

Reçu comme membre permanent : M. Georges Dupuy de Lôme, présenté par MM. Georges Chancel et Faustin Joubert-Pastré ; Reçu comme membre temporaire : le pein-

tre Louis-Aston Knight, présenté par le marquis de Ségur et M. Julius Stewart.

MARIAGES

— Le mardi 4 mai on célébrera à Paris, en l'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy, le mariage de M. de France de Tersent, lieutenant au 3^e dragons, avec Mlle Germaine Coppinger.

— Le mariage du vicomte Louis Dauger avec Mlle Marie de Persan, fille du marquis et de la marquise de Persan, sera célébré le samedi 8 mai, à Versailles, en l'église Notre-Dame.

— M. Charles Martin, fils de M. et Mme Georges Martin, née Landry de Thézilat, est fiancé à Mlle Clothilde Tassin de Villepion, fille de M. de Villepion et de Mme née Lavandier, décédée.

— Le prince Marcantonio Colonna, fils du prince Fabrizio Colonna et de la princesse née Doria, est fiancé à Mlle Surscock, fille de M. et Mme Surscock, d'Alexandrie d'Egypte, et sœur de la marquise Theodoli, de Rome.

AU PAYS DU SOLEIL

Hier matin, dans un des salons de l'hôtel du Palais, le colonel Ponsomby et l'Hon. sir Seymour Portescue, ont remis au nom du Roi d'Angleterre la médaille de l'ordre de Victoria au sous-officier commandant la brigade de gendarmerie et à sept agents de la police municipale.

Le Roi, après avoir assisté, à une heure, à un grand déjeuner donné en son honneur au Golf Club, a fait le long des plages sa promenade habituelle avec la princesse Eugénie et le prince d'Oldenbourg. Dans l'après-midi, Sa Majesté a joué au croquet et a fait ensuite une excursion en automobile dans le pays basque.

Le Roi a conféré la croix de Victoria aux deux adjoints au maire, MM. Tétard et le docteur Gallard ; la médaille d'argent de Victoria au capitaine Lhermenault, qui commande la compagnie des sapeurs-pompiers et qui a la direction du service de l'ambulance offerte par le souverain à la ville de Biarritz.

Des distinctions et des souvenirs ont été remis à M. Poncet, qui dirige le service spécial de la Sûreté et à ses adjoints, ainsi qu'à diverses autres personnes.

Sa Majesté a envoyé hier une somme de 2,000 francs pour les pauvres de Biarritz et de 600 francs pour la caisse des agents de police.

Ce matin, le Roi quitte Biarritz, à huit heures et demie, par un train spécial, qui le conduira à Paris.

Le Roi n'a fait retenir ses appartements à l'hôtel Bristol que pour vingt-quatre heures. Il vient simplement à la rencontre de la reine d'Angleterre, qui est attendue demain vendredi, et qu'il accompagnera à Gènes.

Le Club nautique de Nice a donné avant-hier son grand banquet annuel à l'occasion des régates. Le vice-amiral Germinet y assistait et M. Tréfeu, directeur de la marine marchande au ministère, représentait le ministre de la marine. Etaient aussi présents le préfet des Alpes-Maritimes et notamment les représentants des Clubs nautiques d'Italie, de Belgique, d'Angleterre, de Monaco, etc., etc.

Lorsque M. Paul Chaudard, président du Club prononça dans son toast le nom de l'amiral Germinet, les cent cinquante convives se levèrent debout et, dans une ovation enthousiaste, acclamèrent le brave amiral.

Cette manifestation fut l'explosion des sen-

timents de l'unanime sympathie qui entourent l'amiral à Nice et sur le littoral, où son escadre fut si admirée.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De Mlle Marcelle Castex, fille de Mme la générale Castex, décédée à Paris, 3, rue des Saussaies, à l'âge de dix-neuf ans. Les obsèques seront célébrées à Villeneuve-de-Rivière (Haute-Garonne) ; — De M. Horace Verne-Lecomte, décédé à Paris, 44, rue de Bruxelles, à l'âge de cinquante-six ans. Ses obsèques ont été célébrées hier en l'église de la Sainte-Trinité ; — Du comte Emmanuel de Sainte-Aldégonde, décédé à Paris, 149, rue de Rennes, à l'âge de soixante ans. Les obsèques seront célébrées à Troissy (Marne), ce matin à onze heures ; — De M. Emile Poubelle, chef de bureau honoraire à la préfecture de la Seine, frère de feu l'ancien préfet de la Seine et ancien ambassadeur près le Saint-Siège, décédé à Paris à l'âge de soixante-dix ans ; — De M. Guyot-Petit, vice-président et doyen du Conseil général de la marine, ancien maire de La Ferté-Champenoise, décédé à l'âge de quatre-vingt-neuf ans ; — De Mme Guillot, née Delafontaine, femme de l'architecte honoraire, décédé à Paris, 16, boulevard Malesherbes, à l'âge de soixante-deux ans ; — De Mme veuve H. Barrot, née Gautier, belle-mère de M. C. Meunier, liquidateur judiciaire, décédée à Paris, 8 bis, rue Halévy ; — De M. West, capitaine de vaisseau à la retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé subitement à Versailles. Il était le beau-frère de M. de La Bonnardière.

Ferrari.

LES REVUES

Sommaire de la Revue des Deux Mondes (livraison du 15 avril 1909) : « Le Retrait de la candidature Hohenzollern », par M. Emile Olivier, de l'Académie française ; « Pierre et Thérèse », deuxième partie, par M. Marcel Prévost ; « Le Dernier des Attiques : Ménandre », par M. Maurice Croiset, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; « La Langue française et les Révolutions de l'Orient », par M. Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Académie des sciences morales ; « Une héroïne cordillienne : Jacqueline Pascal », par M. Victor Giraud ; « Une biographie anglaise de Jean d'Arc », par M. T. de Wyzewa. — Revue dramatique : « Comais-toi », la Comédie-Française ; « Scandale », la Renaissance, par M. René Dunois, de l'Académie française. — Chronique de la quinzaine, Histoire politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. — Bulletin bibliographique.

La Revue du 15 avril contient un article sensationnel sur la « Crise de la Troisième République » ; des révélations sur l'établissement du « Nouveau régime en Turquie » par Sefer-hey ; un beau poème d'Edmond Schuré ; des documents inédits du docteur Cabanès ; « Napoléon était-il malade à Waterloo ? » ; de Ch. Chassé, le « Modernisme en Angleterre » ; la suite des souvenirs si remarquables de Mme J. Thénard, de la Comédie-Française ; « Choses vues, choses vécues », d'A. Bernier, les « Théâtres de Paris », de G. Pellissier, les « Derniers romans français », etc., etc. Spécimens sur demande. Paris, 45, rue Jacob. Directeur : Jean Finot.

LARBAUD-SAINTE-YORRE

Les personnes souffrant de maux d'estomac, du rein et du foie doivent exiger, dans les pharmacies, dépôts d'eaux et restaurants, l'excellente eau Larbaud-Saint-Yorre.

Aucune des nombreuses contrefaçons ne pouvant procurer les effets curatifs obtenus avec cette eau approuvée par l'Académie de médecine et recommandée par le corps médical contre le diabète et l'albuminurie.

Le P. Coubé romancier

Dans deux ou trois jours paraîtra en librairie sous ce titre : *Ames juives*, un roman qui porte la signature du P. Coubé, et dont l'auteur a bien voulu me communiquer les bonnes feuilles, que j'ai lues, on le devine, avec autant de curiosité que d'intérêt.

Le P. Coubé appartenait-il y a quelques années encore à la Compagnie de Jésus, et j'ai dit, au moment même où il la quittait par l'autorisation difficilement obtenue de Rome, pour quels motifs infirmes honorables il avait cru devoir se séculariser. Jésus, il enseigna d'abord avec succès ; puis il prêcha, et sa prédication fut triomphale. Le voilà qui débute aujourd'hui dans le roman. Je ne sais ce que lui réserve ce nouvel avatar et s'il deviendra aussi célèbre comme romancier que comme orateur sacré. Ce qui est certain, c'est que l'orateur sacré se retrouve en maintes pages du livre que les nombreux admirateurs de l'ancien religieux, et peut-être aussi quelques-uns de ses détracteurs — car les personnalités fortement en relief en ont toujours, — s'arracheront demain.

Pour ses débuts dans une carrière où l'on ne connaît pas, semble-t-il, beaucoup d'ecclésiastiques qui se soient illustrés, le P. Coubé n'a pas craint d'aborder un sujet singulièrement délicat. Il l'a abordé d'ailleurs avec une belle franchise. Dès les premières lignes de la préface, le lecteur est averti. Cette préface s'intitule : « Grands et basses de l'âme juive ». Le contraste ainsi nettement indiqué, les quatre-vingt-quatre chapitres dont se compose l'ouvrage n'auront pas d'autre objet que de la mettre en valeur. Et la thèse se pose immédiatement : « Aucun peuple n'a présenté autant de grandeur et autant de bassesse que le peuple d'Israël. Aucune âme n'est montée aussi haut et n'est descendue aussi bas que l'âme juive... Aucune race n'a joué un rôle aussi considérable dans l'élaboration et la diffusion des idées morales et religieuses. Aucune n'a décalqué aussi vivement sa pensée sur le cerveau des autres peuples... » Le P. Coubé a-t-il voulu faire un ro-

man antisémite ? Sincèrement, je ne le crois pas, et j'ajoute qu'il s'en défend. Ce qui est vrai, c'est que la tendance antisémite, en ce qu'elle peut avoir d'incomplètement dénué de certaines contingences qu'il est difficile d'apprécier avec une entière sérénité, s'y trahit de loin en loin par quelques phrases vaguement évocatrices d'une époque très éloignée des temps évangéliques, où se déroule cependant toute l'action. Mais à considérer l'œuvre dans son ensemble, j'ai la conviction que l'auteur l'a écrite avec un réel effort d'impartialité. Et ce n'est pas là, somme toute, un mérite négligeable.

Toujours dans la préface, le P. Coubé parle en termes fort éloquentes du patriotisme juif : « Aucune patrie n'a été aussi aimée que Jérusalem. Jérusalem, la fille de Sion ! qui exprimera ce que ce mot disait à l'âme de David et de son peuple et avec quelle tendresse il était prononcé ! C'était la cité vierge que la main du gentil ne devait pas violer. Et cependant la fille de Sion est toujours en larmes, les vêtements déchirés, la tête couverte de cendres. Jérusalem est toujours malheureuse jusqu'au jour où elle s'annuente dans les flammes de son temple. Et c'est pourquoi l'âme juive nous apparaît comme une âme de douleur, meurtrie et inconsolée. Les collines de Rama retentissent encore des plaintes de cette Rachel des nations. L'ombre de Jérémie erre toujours dans les ruines de Sion. Les rives de l'Euphrate réplètent ces sanglots de la captivité dont un psaume nous a gardé la tristesse infinie et le rythme berceur si mélancolique... Ce patriotisme douloureux, nous le retrouvons dans l'âme si profondément juive de Jésus. »

En somme, le judaïsme a produit les âmes les plus nobles du monde, et aussi les moins belles. Cette différenciation s'est faite principalement à l'époque messianique.

Le vrai judaïsme, c'est le messianisme, c'est-à-dire la religion créée par Dieu en vue du Messie. « Mais le messianisme devait avoir deux phases. Avant l'apparition du grand homme, il devait l'attendre et lui préparer les voies. Après son avènement, il devait le reconnaître et le suivre... Ceux qui rejettent le Messie rompent la tradition nationale. Comme ils furent les plus nombreux, ils gardèrent le nom de juifs, tandis que leurs compatriotes, disciples de Jésus, prenaient le nom de chrétiens... »

Bref, la race juive à ce moment-là bifurqua, si l'on peut dire. Et deux races sortirent ainsi du vieux judaïsme. Le P. Coubé les prend à leur point de bifurcation, parce que les circonstances mêmes de cette bifurcation expliquent — sans la justifier — l'animosité de l'uno contre l'autre.

On se doute bien que dans un tel roman l'amour profane ne saurait tenir une grande place. Il y est pourtant question, au commencement, de deux jeunes gens qui s'aiment vraiment d'amour hu-

main. Ils se sont fiancés l'un à l'autre, mais dès que le Christ s'est révélé à eux ils renouent d'un commun accord un mariage pour s'attacher à lui seul. L'un deviendra Jean, l'autre, l'autre sera Joannina, la première martyre chrétienne.

Aussi bien à peu près tous les personnages d'Ames juives, et du moins tous les personnages de premier plan, sont-ils empruntés au récit évangélique, que l'auteur s'en est très vite aperçu. Et le P. Couhé n'a eu qu'à rajouter à ce récit ce qui lui a paru utile à mieux nous faire comprendre comment a pu s'accomplir le grand drame de la passion. Et il entre donc aussi avant que possible dans la psychologie des acteurs de ce drame, en imaginant des circonstances, des faits propres à mettre en lumière les mobiles secrets, qui les ont agités sur lesquels les évangélistes ne se sont point expliqués très clairement.

Ames juives est moins sentimental que l'Aube, l'exquis roman christologique de Myriam Thelen. Mais étant plus austère et d'ailleurs écrit d'une plume sacerdotale, il a un caractère plus intensément religieux. Et c'est encore comme toute une prédication, accommodée, il est vrai, à la frivolité contemporaine par la condescendance d'un orateur qui n'est sans doute pas fâché d'être parti de montrer qu'il a, comme on dit, plusieurs cordes à son arc.

Julien de Narfon.

LE CONGRÈS SOCIALISTE

Saint-Etienne, 14 avril.

La journée entière du congrès a été consacrée à l'ordinaire comédie du patron des injures pour le plus grand gloire de l'unification. L'insurrectionnel M. Hervé a été élu de nouveau membre de la commission administrative permanente du parti, en compagnie de l'inventeur de la motion Joubert qui avait soulevé l'indignation du dernier congrès de Toulouse.

M. Rozier, député de Paris, a été maintenu dans le parti, malgré le vote de la Fédération de la Seine. Et il n'argue ses adversaires, comme M. Breton, comme M. Varrenne, comme M. Hervé n'arguent leurs victimes.

Pour ce qui est de la tactique électorale, l'équivoque couvre tous les calculs, toutes les intrigues de la préparation des élections de 1910. L'ensemble du congrès semblait décidé à repousser toute alliance avec les radicaux : M. Guesde approuvait cette intégrité indépendante. Mais M. Jaurès avait demandé, comme aux meilleurs jours du ministère Combes, qu'on n'oublie pas la défense républicaine. Et M. Breton l'a emporté. On s'entendra avec les radicaux.

Jamais congrès ne fut plus ridicule, plus inutile, — ne fut pareil avec d'impunité.

A MÉRÜ

La grève générale de vingt-quatre heures

L'ordre de faire la grève générale pendant vingt-quatre heures, donné au nom du Comité de grève, par les délégués de la C. G. T. qui ont pris la direction du mouvement, a été partout ponctuellement exécuté.

A part Ivry-le-Temple qui n'a jamais été atteint par la grève, et quelques ouvriers libérés de Fresneux et de Valenciennes, tous les travailleurs de l'industrie du bouton ont chômé. Et non seulement eux, mais un grand nombre d'ouvriers étrangers à cette industrie. Des groupes s'étaient en effet présentés dans les ateliers pour demander que le travail fût suspendu, et les patrons, redoutant pour eux-mêmes les violences dont ils n'avaient jusqu'à présent été que témoins, n'avaient pas osé résister.

Le centre de réunion désigné était Méru. C'est donc là qu'on s'est dirigé de toutes les communes. A Adenville, centre le plus important des boutons de nacre, trois cents grévistes se sont formés en colonne, par rangs de quatre, femmes et enfants en tête. Ils ont parcouru les rues en chantant l'Internationale, puis ils se sont mis en route pour Méru. Là aussi, ils se sont proménés dans la ville en chantant des chants révolutionnaires. Au fur et à mesure leurs rangs se grossissaient des grévistes arrivés par petits groupes des autres communes. Les commerçants, craignant des troubles, se sont hâtés de fermer les volets de leurs magasins.

Bien que les attroupements soient interdits, le préfet n'a pas voulu empêcher la manifestation, se réservant d'intervenir seulement au cas où elle cesserait d'être pacifique. Les grévistes étaient donc les maîtres du pays. Cependant des mesures d'ordre très sérieuses avaient été prises. Un escadron de cuirassiers occupait la place de l'Hôtel-de-Ville, à l'intérieur duquel se tenaient des sections de chasseurs à pied et plusieurs brigades de gendarmerie. Des patrouilles de cavalerie sillonnaient la ville, évitant autant que possible de prendre contact avec les manifestants.

A une heure les grévistes, au nombre de deux à trois mille, se réunissent place du Jeu-de-Paume, où une estrade improvisée a été dressée. M. Platet, secrétaire de la Fédération des boutonnières d'Oise, y monte et annonce l'arrivée du citoyen Niel, secrétaire de la C. G. T. Puis il s'écrie : — Citoyens, au vent du sang ! Ne fournissez pas à nos adversaires l'occasion de la verser. Voulez-vous faire une manifestation qui démontre votre puissance ?

— Oui ! oui ! crie la foule. — Eh ! bien, ne provoquez personne. Que votre manifestation s'écoule à travers les rues sans injures à l'armée et sans violences. Ne donnez pas lieu à la troupe d'intervenir...

Et la colonne se remet en route. Les femmes, qui marchent en tête, ont des rubans rouges dans les cheveux. Elles chantent l'Internationale, la Carmagnole et — pour mieux se conformer à la recommandation de ne provoquer personne — le Ça va, avec cette variante : « Les patrons et les gendarmes, on les pendra, la g... en bas ! » On n'est pas plus conciliant.

Incidents curieux. Comme la manifestation arrive près de la gare, la 4^e compagnie du 8^e chasseurs débarque du train qui l'a amenée d'Amiens et s'en va, clairons sonnantes. Instantanément les chants cessent et les grévistes emboîtent le pas aux soldats avec une évidente satisfaction.

L'apparition du citoyen Niel qui, lui aussi, descend du train, arrêtée ce mouvement instinctif et l'on se remet en

marche vers le Jeu de Paume, où va être tenu le meeting annoncé. Chemin faisant, et pour se faire pardonner un moment d'erreur chauvine, on conspu fortement la maison de M. Bonnier, loueur de voitures, dont l'ombrière a servi au transport des prisonniers, et des usines de MM. Doudelle, Tabary et Troisueufs.

Malgré de nombreux détours pour éviter les barrages, un certain nombre de manifestants sont dispersés en route, et le nombre des assistants est considérablement réduit lorsque commence la réunion en plein air.

M. Platet prend le premier la parole pour rappeler la genèse de la grève, « due, dit-il, à l'intransigeance de certains patrons ».

Il proteste contre l'attitude des pouvoirs publics et contre l'envoi provocateur des troupes, dont le nombre, fait-il remarquer, est plus élevé que celui des grévistes. Il engage les ouvriers à ne compter que sur eux-mêmes pour défendre leur cause.

M. Niel, secrétaire de la C. G. T., lui succède. « Votre grève, s'écrie-t-il, rentre dans la catégorie des grèves historiques. Elle mérite une place d'honneur dans l'histoire de la classe ouvrière. » Il félicite les ouvriers de leur courage et de leur résolution et flétrit « les lâches qui sont restés fidèles au patronat abject en continuant de travailler. Le patron est dans son rôle en nous exploitant. S'il réussit, tant pis pour nous ! »

Il encourage les grévistes à la fermeté, les assurant de la victoire, déjà à demi remportée. Mais il faut se défier : « Le patronat n'a qu'un désir, celui de vous reprendre par la ruse ce qu'il a été contraint de céder par votre force. Il faut que le syndicat, comme une sentinelle, veille sur les positions conquises. »

Après avoir recommandé encore de ne laisser diviser ni par les opinions politiques ni par les questions religieuses, « car il ne doit pas y avoir de syndicat de boutonnières républicains, un de boutonnières patriotes et un d'antipatriotes », il défend lui et ses camarades de la C. G. T. d'être des grévistes purs : « Nous n'aimons pas, dit-il, la grève pour la grève, les violences pour les violences. Ce n'est que contraint et forcé que la classe ouvrière a recours parfois à des violences qui deviennent dès lors légitimes. »

Et il termine par cet appel : — Groupez-vous dans la C. G. T. Elle ne vous a ménagé ni ses hommes, ni son temps, ni son argent. Elle continuera tant que ce sera nécessaire.

Après des discours de MM. Guillet, du syndicat d'Andeville, et Gémy, métallurgiste, M. Delpech, de la C. G. T., propose un ordre du jour :

« Il faut, s'écrie-t-il, que vous assuriez les ouvriers arrêtés au cours de la grève de votre sympathie et de votre concours efficace. »

« Que les magistrats prennent garde. Le cas échéant, pour défendre ces camarades, vous sauriez avoir recours à la C. G. T. pour qu'elle proclame la grève générale. Je vous demande d'acquiescer cette proposition. »

Elle est acclamée, d'autant plus que la pluie commence à tomber et que beaucoup ont hâte de quitter la place. Pour tout on se forme en colonne pour accompagner à la gare quatorze enfants envoyés en exode à Persan-Beaumont. Puis la dispersion a lieu sans tumulte, les barrages sont levés et Méru rentre dans le calme.

Aucune arrestation n'a été opérée, sauf celle d'un ivrogne qui insultait une patrouille au passage.

André Nède.

P. S. — Dans la soirée, une nouvelle réunion a été tenue par les grévistes. M. Niel y a développé ses théories sur le syndicalisme et montré les avantages de l'adhésion des syndicats à la Confédération du Travail. MM. Blanchard et Galantus ont également pris la parole. A onze heures et demie, les délégués de la C. G. T. sont repartis pour Paris. Il ne s'est produit aucun incident.

JOURNAUX ET REVUES

Les radicaux humiliés

Le Temps signale le très mauvais accueil que les propositions radicales ont reçu à Saint-Etienne.

Elles sont arrivées sous la modeste forme d'une lettre de M. Laferrère. Seulement, la lettre de cet éminent et conciliant radical a été « tournée en dérision », accablée de « sarcasmes » et d'invectives.

« Pauvres radicaux — risibles, en outre ! — à qui l'humiliation ne profite pas !... » Ils comptaient sur le citoyen Jaurès, qui jadis fut l'ami, le parfait ami, des radicaux. Mais le citoyen Jaurès est l'un de ces meneurs qui suivent avec une remarquable docilité leur troupeau ; or, le troupeau méprisait le radicalisme : le citoyen Jaurès méprisait ses anciens amis.

Ils comptaient sur le citoyen Varrenne, l'un des apôtres de la discipline républicaine. Mais, avec son apostolat de discipline républicaine, le citoyen Varrenne venait d'éprouver mille ennuis. Les guesdistes et les hervéistes l'avaient secoué. Il se tint coi et négligea les radicaux.

Ils comptaient sur le citoyen Breton. Le citoyen Breton ne les abandonna pas. Mais il n'a plus, chez les socialistes, aucune autorité. De sorte qu'ils défendaient, à Saint-Etienne, par le citoyen Breton, c'est, pour une proposition radicale, exactement la même chose que de n'être pas du tout défendue.

Voilà comment les radicaux sont malheureux. Ils l'ont, d'ailleurs, bien mérité.

Le Temps se demande ce qu'ils vont faire, s'ils relèveront le défi... Non, ils ne relèveront rien du tout ; ils ne feront rien ; ils ne relèveront pas leur vieux parti suranné. Ils ont, à force de non-chalance, abdicqué entre les mains des socialistes, naguère. Maintenant, le parti socialiste les traite sans ménagement ; tant pis pour eux !...

André Beauquier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

La Petite République, au sujet du congrès de Saint-Etienne.

« A qui bon s'obstiner à lutter contre l'évidence ? Il y a, il y aura toujours des tendances différentes, des violents et des calmes, des

« Révolutionnistes et des révolutionnaires, et c'est fait fort à l'action des uns et des autres que les autres à marcher toujours en arrière. »

Le pire, c'est que le congrès de Saint-Etienne a repoussé l'entente électorale que lui offraient les radicaux. Il a décidé de maintenir le statu quo, c'est-à-dire de laisser les fédérations régionales maîtresses de leur attitude au second tour.

Ce n'est pas ce qu'on voulait l'intransigeance de M. Hervé. Mais M. Hervé a réussi à empêcher l'entente, et il doit se contenter malgré tout. Or n'était-ce point le principal ?

Du Radical : Les jeunes-turcs du comité Union et Progrès périssent par les mêmes armes que leur avaient servis à triompher. Car il n'y a aucun doute à avoir sur les graves événements dont Constantinople vient d'être le théâtre.

« Que les troupes aient agi sous l'influence des chefs de l'Union libérale ou sur les conseils de ceux qui se réclament de la Fédération nationale, c'est le comité Union et Progrès qui a dû céder la place, précisément à ceux qu'il avait renversés. La parole est toujours vraie. Celui qui a frappé avec l'épée périt par l'épée. »

NOTES D'UN PARISIEN

AMOUR

SAVOIR si on est aimé ? On m'avait toujours assuré que rien n'est plus facile au monde. Cela se reconnaît, paraît-il, à des signes qui jamais ne nous égarent : une pression des doigts, un regard furtif, un certain tour mystérieux que prennent soudain des propos vagues... Quel homme s'y tromperait ? Et surtout, quelle femme ?

Et pourtant ! Mlle Blanche Lefèvre est femme ; elle est légère de son état ; elle approche de la quarantaine. Voilà bien des éléments de clairvoyance réunis dans une seule créature. Mais Mlle Blanche Lefèvre ne parvenait pas à discerner si, comme elle le souhaitait, elle était aimée de son voisin.

Elle se fit trouver la cartomancienne, et se dépouilla de sa broche en or, de son rond de serviette en argent. Assis devant elle, cette couronne portait l'inscription suivante : « A la bienheureuse Jeanne d'Arc, la Rose blanche offre ces fleurs. »

Les gardiens du Panthéon ont arraché cette couronne des mains de M. Goimard, président de la Rose blanche. Des Anglais qui visitaient le monument ont enlevé quelques fleurs de ces couronnes et les ont mises à leurs boutonnières.

Les manifestants se sont alors retirés, puis ils ont été dispersés à la sortie par des agents.

LE TERME Bien des Parisiens sont absorbés aujourd'hui par les soins de leurs déménagements et préparent leurs installations nouvelles. Ils trouveront à l'Exposition de mobiliers complets par milliers, organisées aux Grands Magasins Dufaury, un choix considérable de sièges, tapis, tentures, articles de ménage, éclairage, outillage, sport, voyage, jardin, photographie, cycles, voitures, d'enfants, etc.

De nombreuses attractions sont en outre offertes aux visiteurs.

VILLA CAMBRIOLÉE Des cambriolages restés inconnus, ont dévalisé la villa que M. Louis Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, possède à Lozère, près Palisau.

Il y a quelque temps, dans la même localité, des malfaiteurs ont cambriolé, dans les mêmes conditions, la villa de M. Julien, architecte de la Ville de Paris.

Une enquête a été immédiatement ouverte.

JEAN DE PARIS.

Abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain LE TRUST, de Paul Adam.

Le Congrès de l'Enseignement. — Hier matin s'est ouvert à la Sorbonne le congrès international organisé par la Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public.

La séance d'ouverture était présidée par M. Brunot, professeur d'histoire de la langue française, qui a prononcé un discours éloquent et très applaudi, sur les humanités modernes.

Deux nouvelles séances, et fort intéressantes, ont eu lieu dans l'après-midi. On a discuté plusieurs questions d'enseignement et voté plusieurs vœux. Nous reviendrons aujourd'hui en détail sur ce congrès.

Hier soir le vice-recteur de l'Académie de Paris, M. Douville, recevait dans son salon des membres du congrès. La musique de la garde républicaine s'est fait entendre.

La constitution d'un capital est chose difficile : l'épargne vous le donnera en vingt, vingt-cinq ou trente ans ; l'assurance sur la vie le constitue tout de suite, car ses combinaisons répondent à toutes les situations, s'accordent à tous les budgets.

Mais, pour passer un tel contrat, qui peut durer toute une vie, adressez-vous à une Compagnie sérieuse et dont les engagements ne laissent rien d'indéterminé.

Aucune Société ne donne plus de sécurité que la Compagnie Le Phénix (Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), qui existe depuis soixante-quatre ans.

S'adresser au siège social de la Compagnie Le Phénix, 33, rue Lafayette, ou à ses agents généraux.

AVIS DIVERS

MONT-DORE Providence des asthmatiques. Cure thermique. Cure d'air. Altitude 1,650. Juin-Octobre. Brochures, Renseignements : 8, bd Poissonnière, Paris.

RECOLORATION A SEC des cheveux blancs par la POUDRE CAPILLUS de la Parfumerie Nison, 31, rue du 4-Septembre.

CONTSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC ET LES DIGESTIONS DIFFICILES LIQUEUR NORMALE aux trois fermentés (Pepsine, Diastase et Pancreatine). Flacon de 3 fr. 50, 6 fr., 9 francs.

PHARMACIE NORMALE 47 et 49, rue Drouot, PARIS

Nouvelles Diverses

LA GRACE PRÉSIDENTIELLE

Le Président de la République a reçu, hier, M^r André Hesse et Albert Dusart, les défenseurs de Georges Didot et Henri Dajet, les assassins de Mme veuve Sauveur, courtière en bijoux, rue de Bondy.

Les avocats ont emporté de cette visite l'impression que leurs clients seront graciés.

DANGEREUX MALADE

Il y a deux mois, un garçon de café, Joseph Morin, âgé de trente-quatre ans, demeurant rue d'Alexandrie, qui était atteint d'une maladie de la moelle épinière, se blessait à la main gauche, en lavant un verre. Comme on refusait de le garder à l'hôpital, il pria M. le docteur Lamoureux, 51, rue du Caire, de lui donner ses soins.

La blessure se ferma, mais Morin avait maintenant la main ankylosée. Ses amis lui affirmèrent que son médecin l'avait mal soigné et qu'il était maintenant menacé de paralysie.

Désespéré, et après avoir résolu de se venger, il se rendait hier matin chez M. le docteur Lamoureux. Ce dernier, fort heureusement, était à la campagne et, quand Morin sonna à la porte, la domestique, qui était en train de déjeuner, ne se dérangea pas pour venir lui ouvrir.

Furieux, il tira alors quatre coups de revolver dans la porte en criant : « A mort, Lamoureux ! » puis, affolé à l'idée qu'il allait être arrêté, il se logea deux balles dans la tête.

Grièvement blessé, il a été transporté à l'Hôtel-Dieu.

UNE MANIFESTATION AU PANTHÉON Une cinquantaine de jeunes gens, appartenant au groupe royaliste « la Rose blanche », ont porté hier dans l'après-midi une couronne de fleurs tricolores à la statue de Jeanne d'Arc, nouvellement transportée sous le dôme du Panthéon.

Cette couronne portait l'inscription suivante : « A la bienheureuse Jeanne d'Arc, la Rose blanche offre ces fleurs. »

Des gardiens du Panthéon ont arraché cette couronne des mains de M. Goimard, président de la Rose blanche. Des Anglais qui visitaient le monument ont enlevé quelques fleurs de ces couronnes et les ont mises à leurs boutonnières.

Les manifestants se sont alors retirés, puis ils ont été dispersés à la sortie par des agents.

LE TERME Bien des Parisiens sont absorbés aujourd'hui par les soins de leurs déménagements et préparent leurs installations nouvelles. Ils trouveront à l'Exposition de mobiliers complets par milliers, organisées aux Grands Magasins Dufaury, un choix considérable de sièges, tapis, tentures, articles de ménage, éclairage, outillage, sport, voyage, jardin, photographie, cycles, voitures, d'enfants, etc.

De nombreuses attractions sont en outre offertes aux visiteurs.

VILLA CAMBRIOLÉE Des cambriolages restés inconnus, ont dévalisé la villa que M. Louis Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, possède à Lozère, près Palisau.

Il y a quelque temps, dans la même localité, des malfaiteurs ont cambriolé, dans les mêmes conditions, la villa de M. Julien, architecte de la Ville de Paris.

Une enquête a été immédiatement ouverte.

JEAN DE PARIS.

Abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain LE TRUST, de Paul Adam.

Le Congrès de l'Enseignement. — Hier matin s'est ouvert à la Sorbonne le congrès international organisé par la Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public.

La séance d'ouverture était présidée par M. Brunot, professeur d'histoire de la langue française, qui a prononcé un discours éloquent et très applaudi, sur les humanités modernes.

Deux nouvelles séances, et fort intéressantes, ont eu lieu dans l'après-midi. On a discuté plusieurs questions d'enseignement et voté plusieurs vœux. Nous reviendrons aujourd'hui en détail sur ce congrès.

Hier soir le vice-recteur de l'Académie de Paris, M. Douville, recevait dans son salon des membres du congrès. La musique de la garde républicaine s'est fait entendre.

La constitution d'un capital est chose difficile : l'épargne vous le donnera en vingt, vingt-cinq ou trente ans ; l'assurance sur la vie le constitue tout de suite, car ses combinaisons répondent à toutes les situations, s'accordent à tous les budgets.

Mais, pour passer un tel contrat, qui peut durer toute une vie, adressez-vous à une Compagnie sérieuse et dont les engagements ne laissent rien d'indéterminé.

Aucune Société ne donne plus de sécurité que la Compagnie Le Phénix (Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), qui existe depuis soixante-quatre ans.

S'adresser au siège social de la Compagnie Le Phénix, 33, rue Lafayette, ou à ses agents généraux.

AVANT-PREMIÈRES

Sur leur pièce annoncée pour ce soir, en répétition générale, à la Porte-Saint-Martin, MM. Gustave Guiches et François de Nion ont répondu en réponse à la lettre que leur avait adressé notre collaborateur Serge Basset les renseignements qui suivent :

Vous nous demandez de vous dire dans quelles circonstances s'est établie notre collaboration pour Lauzun, à quel moment et comment notre pièce fut reçue à la Porte-Saint-Martin, ainsi que nos impressions sur les répétitions et les artistes à la veille de comparaître devant le grand public.

Tout cela qui est parfois si compliqué d'incidents, la bonne gracie si cordiale de MM. Hertz et Jean Coquelin l'a tellement simplifié pour nous qu'en tre le mot « fini » écrit après la dernière scène et la réception de la pièce elle n'a pas laissé place au moindre événement. Voilà qui est supprimer l'intermédiaire et ouvrir d'un seul geste... la Porte-Saint-Martin.

Nion me dit : « Et la Grande Mademoiselle ? » — « Et Lauzun ? » me répondit Guiches, et immédiatement une nouvelle résolution fut prise de collaborer... Huit jours après, le scénario était écrit. Les quatre actes étaient terminés fin décembre, et en janvier nous notions le sujet de la pièce à MM. Hertz et Jean Coquelin qui en réclamèrent la lecture pour le lendemain et la reçurent de leur plus chaleureux accueil.

La mort de Coquelin survint qui privait tout à coup le théâtre d'un génial artiste, et ce fut seulement quelques jours après que MM. Hertz et Jean Coquelin nous proposèrent d'entrer aussitôt en répétitions.

« Ce travail au jour le jour ne fut pour nous, grâce à la vigilante sympathie des directeurs et au charmant bon vouloir des artistes, qu'un agrément quotidien. Ceux-ci appartenaient à la critique. Mais auparavant ils appartenaient à notre gratitude pour les belles joies d'art que, dans l'intimité du « plateau », si on peut dire, ils nous ont prodigués. Il ne s'agit point ici d'appréciations, mais d'une reconnaissance qui nous est trop précieuse pour être différée. »

Nos premiers remerciements vont à Abel Tarride, que MM. Hertz et Jean Coquelin nous désignaient comme notre Lauzun à l'instant précis où nous allions nous-mêmes le leur désigner et qui s'est donné à la création de son personnage avec passion, c'est-à-dire avec tout son talent et tout son esprit ; à Mlle Gilda « Darily », en qui l'art si joliment ému de la comédienne égale la beauté et qui nous a bien redonné sous ses fatigues et fringantes toilettes du temps l'âme et la « figure » de la Grande Mademoiselle ; à Mme Franquet, une Montespan jolie et mordante des plus belles dents du monde ; à MM. Laroche, Louis XIV d'une composition vraiment très remarquable ; Dorival, un Créquy de haute allure ; Montana, très spirituel en Montespan ; Gravier, Chabert ; Fabre, un si curieux Fouquet ; Walter, en Roquelaure ; d'Auchy, etc., ainsi qu'à Mmes Bouchet, une exquise Sévigné ; Carmen de Raisy, Jane Eyre, en Maintenon ; Frédéricque, Cléry, Annette Jary, Loria, etc., etc.

Si nous ajoutons que la pièce a été merveilleusement mise en scène par M. Péricaud, illustrée de superbes décors (qui montrent : au premier acte, la représentation de Tartuffe chez Mademoiselle avec un coin de la salle ; au deuxième, la chambre du Roi, au Louvre ; au troisième, la prison de Pignerol ; au quatrième, les appartements de Mme de Maintenon), parée de somptueux costumes, agrémentée par la musique des violons du Roi, nous vous aurons tout révélé.

Si vous en êtes content et satisfait, mon cher ami, nous n'irons pas jusqu'à vous demander : « Envoyez du monde, s'il vous plaît », mais si le cœur vous en dit... rendez-vous d'ores et déjà tous les remerciements de

Gustave Guiches, François de Nion.

LES THÉÂTRES

Théâtre des Arts : Première représentation des Possédés, pièce en trois actes, de M. H.-R. Lenormand.

Le drame de M. H.-R. Lenormand, Les Possédés, est une pièce niétzscheenne. Elle est pleine de surhommes. Des quatre personnages qui en sont les héros, trois se présentent eux-mêmes comme des hommes de génie ; et encore, si le quatrième en manque, c'est par pure complaisance, parce qu'il sacrifiera son ambition à ses devoirs de père de famille. Il a cette tare, qui est, aux yeux du philosophe allemand, une vertu d'esclave : la tendresse. Aussi bien M. Adrar — tel est le nom de cette victime benévoles — est-il fort méprisé par M. Heller, par M. Marcel Heller et par M. Jean Heller, les surhommes de l'affaire, qui sont d'ailleurs surhommes à des titres différents.

Le premier, le patriarcal, est un chimiste prodigieux qui étouffa l'univers par ses découvertes ; le second, fils du précédent, est un compositeur dont les opéras doivent renouer l'art musical ; le troisième, un vague parent, compte sur la pièce pour s'installer dans la gloire. Il arrive que Marcel Heller s'éprenne de Mlle Suzanne Adrar et l'épouse. L'épouse non seulement parce qu'il l'aime, mais aussi parce que le bonheur sera pour lui — il le suppose du moins — une source abondante d'inspiration musicale. Et l'on ne sait pas au juste s'il préfère Suzanne comme femme ou comme muse.

Quoi qu'il en soit, le ménage n'est pas heureux. Marcel est contraint, pour vivre, de donner des leçons de piano à des demoiselles de la bourgeoisie et il s'irrite de leur inaptitude aux beaux-arts. Il croit que toutes les forces secrètes de la société se liguent pour l'empêcher d'écrire son troisième acte. Un orgue de Barbarie qui moud languissamment, dans la rue, une vieille cavatine, lui paraît une provocation personnelle. C'est alors que le vénérable M. Heller stimule son orgueil en lui apportant la bonne parole. D'après ce niétzscheen, un créateur qui a reçu l'étonnante tâche de sacrifier tous les scrupules à l'œuvre ; le chantage, le crime même sont pour ce privilégié un droit, mieux : un devoir.

L'autre vieillard laisse tomber de sa belle barbe blanche de prophète un aveu dont son fils reste confondu : s'il réussit dans ses entreprises de chimiste, c'est qu'il sut, jadis, s'immerger opportunément dans les bonnes grâces d'une Ecosaisse sexagénaire, qui égarait ses dons de tendresse et les trésors de sa générosité dans les fondations pieuses et la philanthropie. Grâce à cette amie opulente, il put réaliser son ambition.

Surhomme encore timide, Marcel écoute, incertain, les remontrances paternelles. La question qui se pose pour lui est d'extorquer la forte somme à un oncle dont la fortune a une origine équivoque, considérable du père Heller. Industriel, comestible, M. René Heller acquit autrefois pour un morceau de pain d'un inventeur prodigieux (un autre homme de génie que l'auteur a eu la discrétion de ne pas nous présenter), la découverte de laquelle il doit sa prospérité. Après quelques hésitations, Marcel hésite point à le faire chanter. Il lui rend, contre 20,000 francs, trois lettres compromettantes. Puis il part pour la Suisse, afin de terminer son opéra.

Ici, son niétzscheïsme est soumis à une nouvelle épreuve : sa femme a cessé de

l'inspirer. Une jeune Russe, Sonia, lui promet, par contre, de beaux motifs musicaux. Que commande, en une telle circonstance, la loi du surhomme ? La répudiation. Marcel abandonne donc Suzanne, dont le désespoir provoque la mort de M. Adrar. Il se produit alors un incident assez comique, que l'auteur a peut-être développé avec un peu trop de gravité : Jean Heller, le poète, celui qui se croit du génie, mais qui, décidément, n'en a point, tente, en application des théories de la famille, de forcer le secrétaire ou sont enfermés les 20,000 francs, afin de rejoindre une fille, la belle Irène Marcel, dont les yeux sont seuls capables d'émoi. Elle a sa vervé lyrique. Mais Marcel, qui le surprend au cours de l'opération, l'empoigne et, dans sa colère, le précipite par la fenêtre. Et l'on ne sait pas au juste s'il accomplit cet acte de justice en vertu d'un réveil inconscient du sentiment de la propriété, ou parce qu'il considère Jean un littérateur trop modeste pour prétendre à la désinvolture d'un créateur...

On pourrait produire quelques objections contre les Possédés. Les exemplaires d'humanité trop rares d'après lesquels on peut se former une idée de ces étres singuliers que sont les hommes de génie nous autorisent à croire que l'auteur des Possédés fut la dupe d'une illusion. Il aura confondu les maîtres souverains de la pensée avec les artistes préemptifs qui sont l'honneur des siècles et de la gloire des esclaves. On a pas remarqué non plus que les véritables savants parlent volontiers de leur génie ; on les sait, par contre, accessibles aux inquiétudes du doute et résignés à la morale commune. La pièce de M. H.-R. Lenormand, qui est un peu juvénile, ne manque point d'ailleurs de mouvement et elle est sublimée avec facilité. MM. Durec, Victor Magnat, Albéric, furent des surhommes très convenables. M. Séverin-Mars a exprimé avec puissance les angoisses paternelles et les mélancolies artistiques d'Adrar, le peintre sans génie. On a beaucoup apprécié la sensibilité et l'adresse de Mlle Marie Kalfi, qui interprète avec talent le rôle de Suzanne Adrar. Mlle Andrée Gladly tint avec beaucoup de grâce spirituelle le personnage de la courtisane Irène, et Mlle Clado préta tout l'attrait mystérieux

4 actes de MM. Gustave Guiches et François de Nion.

— Au théâtre Michel, à 8 h. 3/4, première représentation de :

1° La Clésion, pièce en 1 acte de M. Claude Gével ;

2° La Paix des ménages, pièce en 1 acte de MM. Adrien Vély et Léon Miral ;

3° Le Petit Abbé, pièce en 1 acte de MM. Henri Bécage et Armand Liorat, musique de Charles Frégar ;

4° M. de Saint-Christophe, professeur de chinois, pièce en deux actes de M. Charles Desfontaines. Distribution :

Christophe : M. Margel ;

Mme Darsac : M. Lupin ;

La concierge : M. Châton ;

Mme Laurent : M. Desly ;

Antoinette de Saint-Christophe : M. Harry Baur ;

Armand Liorat : M. Henry Buisson ;

M. Proust : M. Miller ;

Le docteur Chardin : M. Daville ;

Un garçon pharmacien : M. Darbey ;

5° La Romancière, conte bohémien, mêlé de chants et danses de M. Paul Franck, musique de M. Edouard Mathé :

La Zingara : Mmes N. Trouhanova ;

La chanteuse : M. Paul Franck ;

6° Au Grand-Guignol, à 9 heures, première représentation de :

1° La Grande Mort, pièce en deux actes de MM. H.-R. Lenormand et d'Agazan ;

2° MM. Brizard, Beverley, Desmoulin, Bruff, Guérard, Skipton, Defresne, Holkar, Fred, Chanda, Gorieux, le courtier ;

3° Le Bee de Gaz, pièce de M. Robert Dieudonné ;

Mmes Mylière, Mme Chabaud, Dora Gregz, Nelly, Valta, Mme Pépinat, Marcelle Bailly, les visiteurs : MM. Louigny, Francis, Lucien Chabaud, Fred, Prosper ;

4° Le Jeu de l'Amour et des Deux-Étoiles, pièce de MM. Urbain Gohier et Jean Durat ;

Mmes Bailly, Mme Pichard, Yvonne, Athénais, MM. Defresne, Pichard, Lurville, Thomassin, Louvigny, Cotignac, Fred, Loquet, Gorieux, l'huissier ;

5° Le Délégué de la troisième section, pièce de M. Marin ;

Mlle M. Barry, Moris : MM. Desmoulin, Pétrot, Brizard, Kichmor, Defresne, Souchet, Gorieux, Kléber, Guérard ;

6° Ce bon docteur, pièce de M. René Besson ;

Mlle Vatta, Suzanne : Bailly, Claire de Grogne, Dora Gregz, la cliente : MM. Louvigny, Joseph, Dane, docteur Bordas ; Lurville, Trégon, Guérard, Monpazier ;

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, La Fille de Roland (MM. Silvain, Albert Lambert, Paul Mounet, Leitner, etc., etc., Mme Louise Silvain) ;

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, Solange (Mme Vallandri, MM. Francell, Allard, Cazeuville, Delvoye) ;

— A l'Odéon, à 9 heures, Beethoven (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joué, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Lucie Colas, Barsange) ;

Orchestre Colonne ;

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 281^e représentation de La Revue des Variétés, de MM. Dearly, Prince, Numa, Henricy, Simon, Lemoine, etc., etc., etc., Mme Marcelle Diezler, etc., etc., Mme Lantelle dans le rôle de Marie Bourdier) ;

— A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle ;

On commencera, à 8 h. 1/4, par un mari trop malin (Mmes Chapelet, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy) ;

— Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, avec les concours des artistes de l'Opéra-Comique, Minon (Mlle de la Palme, Mendès, Launay, MM. Bourillon, Blancard, Dousset, Rives) ;

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, le Scandale (MM. Lucien Gilly, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Gerthe Badry, Marie Samary, Jeanne Desclès) ;

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, l'Impératrice (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Dugué) ;

— Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Devail : Affair on the loose, Les deux Sœurs, Les deux Gueux, Les deux Cousins, Les deux Cousins ;

— Au théâtre de la Madeleine, à 8 h. 1/2, La Femme au grand cœur, La Femme au grand cœur ;

— Au théâtre de la Gaîté-Lyrique, à 9 heures, le Bigame, Gude, Mme Agathe, Justice est faite, Un Concert chez les fous ;

— A la Comédie-Royale, relâche ;

Ce soir, représentation extraordinaire, au Palais-Royal, en l'honneur des médecins de Paris. Le docteur Jonquille exposera aux spectateurs très amusés sa plaisante théorie de l'« imprégnation », entre deux scènes de Monsieur Zéro, le joyeux vaudeville presque centenaire de MM. Paul Gavault et Mouzevlon ;

Ce soir, dernière représentation de Véro-nique, aux Folies-Dramatiques. Demain, relâche pour répétition d'ensemble des Mousquetaires au couvent. Après-demain, reprise de cette opérette avec Mmes Augusta Pougot, Mary Auber, de Kiercourt, Delaehoue, MM. Désiré, Chadal, Dubressy ;

Hier : Nous avons appris avec regret la mort de Mme Jane Horwitz, décédée hier subitement à Paris, à l'âge de quarante et un ans. Elle avait appartenu à l'Opéra-Comique et y avait chanté avec talent le répertoire. Laktme, Minon, le Barbier de Séville, notamment, lui avaient valu de grands succès ;

Depuis quelques années, Mme Horwitz était consacrée à l'enseignement ; elle y excellait ;

Les obsèques auront lieu demain matin vendredi. On se réunira à la maison mortuaire, 14, rue de Maubeuge ;

Demain : Mlle Lucienne Bréval chantera la Valkyrie demain à l'Opéra. Elle reprendra possession de ce rôle de la Valkyrie, un des plus beaux de sa carrière, un de ceux qui l'ont placée aux premiers rangs parmi les grandes tragédiennes lyriques du moment. M. Delmas interprétera le rôle de Wotan, son inoubliable création. Ces deux éminents artistes seront entourés de MM. Godart, Journet, de Mmes Hatte, Lapeyrette, Lanto-Burn, Caro-Lucas, Campredon, Goulan-court, Le Senne, Boyer de Lafory, Baur ;

— L'Opéra-Comique affiche pour demain Songe Breuve émuovante de M. Isidore de Lara. Mlle Chenat reprendra possession du rôle de Sangs et M. Lucien Fugère chantera le rôle de maître Vigor. M. Léon Bayle, Mlle Nelly Martyl, M. Delvoye compléteront le superbe ensemble qui fut admiré à la création ;

— Les théâtres des Célestins, à Lyon, vont donner dès demain une série de représentations

de Beethoven, le succès triomphal de l'Odéon. Loin d'intéressant c'est M. René Fautou, l'auteur de la pièce, qui jouera le rôle de Beethoven ;

Au jour le jour : Mme Caro-Lucas chantera samedi, dans Lohengrin, à l'Opéra, le rôle d'Ortrude, qu'elle interprétera pour la première fois la semaine dernière et qui lui valut un double succès de cantatrice et de tragédienne lyrique ;

— Les répétitions de la Cœur et l'Argent se terminent actuellement, à la Comédie-Française, sous la direction de M. Truffier. La pièce passera vers le 24 ;

— Afin de permettre à Mlle Adeline Dudley de préparer un programme exceptionnellement beau pour sa représentation de cetraito à la Comédie-Française, la date de cette représentation a été reportée définitivement au samedi 5 mai, en matinée ;

— A l'Opéra-Comique, Mlle Marguerite Carré chantera Manon dimanche, en matinée, avec MM. Boyle, Fugère et Delvoye ;

— M. Salignac va mieux et tout fait croire qu'il pourra reparaitre devant le public dimanche prochain, dans La Tosca ;

— M. Albert Carré vient de désigner, avec l'agrément du ministre, M. Louis Hasselmann, directeur des Concerts symphoniques, Hasselmann, comme premier chef d'orchestre en second à l'Opéra-Comique pendant la saison 1920-1921. Il y aura donc trois chefs d'orchestre à l'Opéra-Comique ;

— Deux premiers en second, MM. Pichoran et Louis Hasselmann ;

— MM. Georis, Grovez, Masson, Stram et Wolf, chefs des chœurs et du chœur, se partagent les fonctions de deuxième chef ;

— Le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, M. Louis Hasselmann, est le fils de M. Hasselmann, l'éminent professeur de harpe du Conservatoire. Le grand-père de M. Hasselmann était chef d'orchestre du théâtre et directeur du Conservatoire de Strasbourg. Il régna ses fonctions après l'annexion ;

— Matinée exceptionnelle de l'Amalthee, cet après-midi, au théâtre Sarah-Bernhardt, en l'honneur des jours de vacances. Mme Sarah Bernhardt jouera le rôle de la duchesse Reichstadt ;

— Cette matinée promet d'être exceptionnellement brillante, ainsi que celle de dimanche prochain. La moyenne des recettes dépasse en effet 6,000 francs après la 50^e représentation ;

— L'Arlésienne, qui, à la demande des lycéens en vacances, sera donnée en matinée après-demain samedi de Pâques, au Trocadéro, avec les chœurs et l'orchestre Colonne et avec la magnifique interprétation en tête de laquelle figurent Mmes Jane Hading, Judic, Marthe Riguet, Sylvie et M. Paul Mounet, fêtera superbement la 200^e des Trente Ans de théâtre. Cette 200^e sera d'abord célébrée samedi soir au théâtre des Gobelins par le Misanthrope, avec les chefs d'emploi de la Comédie-Française ; les Chansons de Mme Judic, des scènes de Carmen, par l'Opéra-Comique, et une Causerie de M. Trébor. Il est intéressant de rappeler à ce propos que l'œuvre des Trente Ans de théâtre donna sa première représentation de faubourg au 1^{er} mai 1872, au théâtre des Capucines, sous le titre de Le Conseil d'Etat en 1907 et qu'au 31 décembre 1908 elle avait distribué la somme de 410,788 francs aux pauvres du théâtre et aux personnels des théâtres collaborant à ses représentations. Tel est le merveilleux résultat qui, en même temps que la si heureuse création du Dispositif, sera proclamé le mois prochain, à l'assemblée générale annuelle ;

— M. Porel est rentré avant-hier soir de Londres, où il avait passé une dizaine de jours avec Mlle Germaine de Porel et M. Jacques Porel. Dès hier, il a repris sa place à l'avant-scène et a passé son après-midi à faire répéter la pièce de M. Léon Gandillot qui succèdera aux représentations de Mme Jeanne Grunier dans le mariage d'Étoile. La pièce aura pour titre : L'Épouse. On sait que M. Léon Gandillot, l'auteur de tant d'œuvres amusantes et originales, n'avait rien donné depuis son grand succès de Vers l'Amour. On se rappelle aussi que la principale interprète, Mlle Jeanne Rollin, fut remarquable ;

— Profitant de la présence de la brillante comédienne dans la troupe du Vaudeville, M. Léon Gandillot a apporté aux directeurs de ce théâtre une comédie des plus curieuses qu'ils ont revue aussitôt et dont l'effet de lecture aux artistes a été très viv ;

— Voici quelle sera la distribution de L'Épouse :

Renée : Mmes Jeanne Rollin (représentations) ;

Yvonne de Bray (représentations) ;

Élion Andrieu ;

Yvonne de Bray ;

que l'on fredonnera les airs gais, pimpants, pleins de verve et d'esprit que Marguerite Deval, l'exquise divette, lance chaque soir avec sa joyeuse fantaisie. Tous et toutes rivalisent de gaieté, d'entrain et célèbrent le succès : M. Berthez, pince-sans-rire délicieux ; M. Maximo Capoul, chanteur et comédien plein d'adresse ; Mlle Marise Fairy, charmant rossignol, etc. Et Tout-Paris va aux Capucines ;

Le théâtre Déjazet affiche aujourd'hui sa 29^e matinée de famille. Au programme : Fritette, Par le trou de la serrure, Un délit de chasse, Un mariage extravagant ;

Le soir, 180^e représentation de L'Enfant de ma sœur ;

Hier est partie, sous l'habile direction de M. Charles Baret, une tournée de Claudine, avec Mme Colette Willy, dans le principal rôle. La tournée débute à Nevers, pays natal de Mme Colette Willy, et se poursuivra dans toutes les grandes villes de France ;

De Stuttgart : C'est devant S. M. le roi de Wurtemberg que Mme Suzanne-Després a débuté avant-hier dans sa tournée. Electra a obtenu un succès considérable. Mme Suzanne-Després, acclamée à plusieurs reprises, a été chaudement félicitée ainsi que Mme Pagandet et M. Ramel, etc. La soirée finit comble et on a demandé à Mme Suzanne-Després de vouloir donner des représentations dans le courant de la saison prochaine ;

Serge Bassot.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : Matinées avec les spectacles du soir : à l'Opéra (2 h. 1/2), à Parisiana (2 heures), au Nouveau-Cirque (2 h. 1/2), au Cirque Medrano (2 h. 1/2), à Barasford's Alhambra (2 heures) ;

Ce soir : Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, La Revue des Folies-Bergère, 20 tableaux, 800 costumes (miss Campion et Marie Marville, le ténor Salvatore Romagnolo, l'excentrique Chris Richards, Claudius, Pougand, Maurel et Morton. La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison ;

— A l'Olympia, à 8 h. 1/2, Paris-Soyeztes, revue à grand spectacle et ballade de MM. Max Dearly, Maurice Millot (le Pays des singes), Match d'un train et d'une auto ; le Palais des contes et le Mariage de Cendrillon, Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémont, Lucy Kelly, etc., MM. Vilbert, Max-Morel, Gibard, Darcel, Resse, etc., les 18 Miniatures boys, etc., « Monsieur et Madame X... à talem », « le tour de la saison. Partie d'attractions et ballet ;

— A la Scala, Lanthean, Dickson, Ferral, Dermigny, J. Oryan, Fréjol, E. Janney, Duheuve, Le Coup de cornu ; Fleurissiez-vous !

— Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles ; Football et Chocolat, à 10 h. 1/2, Cocoricate, fantaisie comique et nautique ;

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 537.48), direction Bonnaud-Bris, à 9 h. 1/2, D. Bonnaud, Numa Bils, Balha, P. Weil, Charlot, A. Stahliass, dans leurs œuvres, L'Épouse, de Caran d'Ache, présentée par Numa Bils, Ici, l'on tance, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charlot, A. Lauff, E. Deary, Numa Bils, etc. ;

— Au « Diable au Corps », la Revue joyeuse ;

La Gaité-Rochechouart donne ce soir la dernière représentation de son amusante revue ;

Demain, vendredi, début de Polin, notre populaire et national touriste ;

— A l'Olympia, aujourd'hui jeudi, à 2 h. 1/2, grande matinée : Paris-Soyeztes, le triomphant succès de grand spectacle de MM. Dearly et Millot avec Ethel Levey, Vilbert, etc. et « Monsieur et Mme X... à talem » ;

— A la Scala de magnifiques chambrières, après avoir goûté les chansons fines et délicates que Lanthean détaille à ravir, les couplets vécus de Dickson, les gaillarderies de Sinaël, les boquillonnades de Duheuve, applaudissant la gracieuse petite Morcel, et ses paroties de Fréjol et Danvers dans le Coup de cornu, ainsi que Dermigny, Yveline Janney, Ferral, et tout un ensemble de jolies femmes dans la revue du printemps Fleurissiez-vous ! de MM. Codey et de Marsan ;

— Irrocvablement la dernière représentation de Vex-y mon prince ! à la Cigale est reportée à vendredi ;

— Samedi, répétition générale à bureaux ouverts (service restreint) d'Amour et Piston ;

Et l'on continue de refuser du monde à la « Boîte à Fursy » ;

On ne pourra pas dire que l'O. E. (Ouest-État) ne fait pas le maximum ! Il est vrai que les personnages qui s'agitent dans sa gare sont : Mmes Lyse Bertj, Edmée Pavart, Yvonne Maëlc, et ces joyeux comiques : Mévisto aîné, Robert Casa et Rivers, tous beaucoup plus intéressants à voir et à entendre que les fonctionnaires de M. Barthou ;

— Ajoutons que l'on vient également à la Boîte pour y entendre la dernière chanson de Fursy : Pourquoi je suis républicain ! acclamée chaque soir ;

Entendre Montoya chanter est un des charmes de la vie. Poète, il a l'art d'enchanter ;

Chanteur, par lui l'âme est ravie ;

Bercés aux rythmes languoureux De sa revue à trois tableaux ;

Vous sortez des Quatre heureux Et vous trouvez la nuit charmante ;

Cécilia Galley, la spirituelle fantasiste de l'Olympia, rentrera à Paris cette semaine, après une tournée de trois mois. Dès son retour Cécilia Galley répètera une nouveauté, Paris Kaléidoscope qu'elle jouera à Paris, avant son départ pour Londres où elle est attendue ;

COURRIER MUSICAL

Concerts-Lamoureux (salle Gaveau), dimanche 18 avril, à 2 h. 3/4, concert supplémentaire, audition intégrale de L'Or du Rhin, poème et musique de Richard Wagner, version française d'Alfred Ernst ;

Distribution : Wotan : MM. Nivette ;

Lohengrin : Van Dyck ;

Albrecht : Kiesel ;

Erda : Vilmos Beck ;

Mimo : Lubet Noncia ;

Fasolt : Carbelly ;

Fraze : Delpouget ;

Erda : Mmes Fregy ;

Er

